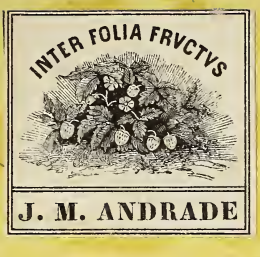

LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. PQ 3959

Shelf L554

UNITED STATES OF AMERICA.

SÉBASTOPOL

OU

LA CAMPAGNE DE CRIMÉE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. BRIÈRE ET COMP., RUE SAINTE-ANNE, 55.

SÉBASTOPOL

OU

LA CAMPAGNE DE CRIMÉE

POÈME EN SIX CHANTS

PAR

FÉLIX LION

México

1855

PQ 3959
.L5S4

A LA FRANCE

A

L'ARMÉE

Ce poème, est écrit du Mexique. Dès ma plus tendre jeunesse cette splendide contrée de Montezuma avait frappé mon imagination; les deux grandes figures de Colomb et de Cortès m'apparaissaient souvent dans mes rêveries, l'un, comme un devin, attentif, sur la proue du navire entre le ciel et les eaux, évoquant à sa voix tout un monde promis; l'autre, comme un puissant centaure écrasant ses ennemis sous sa plante d'acier. — Lorsque, plus tard, je vins à naviguer sur les ondes ouvertes par le grand navigateur, ces impressions se reproduisirent avec plus de force, et quand, poursuivant ma route, j'abordai au continent occidental, je ne pus résister au désir de suivre pas à pas, sur le sol mexicain, les traces de ces géants audacieux auxquels le peuple a conservé leur véritable titre, celui de *conquérants* : los conquistadores.

Telles étaient à Mexico mes distractions habituelles, lorsque tout à coup la guerre éclate en Europe, nos aigles reprennent leur essor, et le premier bulletin que la France envoie au monde est un bulletin de triomphe, auquel tant d'autres succèdent! En d'autres circonstances, peut-être, ma joie et mon enthousiasme pour nos glorieux succès se seraient bornés à les fêter

avec mes amis, à illuminer mon domicile et à le pavoiser de nos couleurs ; mais ceux qui ont passé de longues années loin de leur patrie savent avec quelle force notre amour pour elle se réveille au moindre écho qui nous en apporte le nom. Comme dans toute émotion puissante, nous avons besoin, non-seulement de manifester notre joie au dehors, mais surtout de la savourer dans notre cœur, de concentrer et de recueillir en nous-mêmes nos sensations, et, si la poésie agite notre âme, de nous livrer à tout le lyrisme de l'inspiration.

Voilà, en peu de mots, l'*historique* de ce poème; le sommaire qui suit ces quelques réflexions en indiquera le contenu; quant à la manière dont il a été envisagé, trois mots suffisent pour l'expliquer: Dieu, le génie du mal et le génie du bien : Dieu; la Russie venant troubler la paix du monde; la France, l'épée de Dieu.

De ce lointain rivage du Mexique, la France paraît comme sur le trône du monde, entre l'Orient pour lequel elle combat, et l'Occident qu'elle éclaire au flambeau des lettres et des arts; aussi n'avons-nous pas craint d'orner ce poème de tout le prestige qui nous entourait sous ce ciel si pur du Mexique, sous ces ombrages ondoyants des palmiers, des grandes fougères, des immenses bananiers, sur cette terre, chaude encore, des plus grandes scènes de l'histoire moderne.

Il ne faut pas perdre de vue, dans toute la lecture de ce poème, qu'il a été écrit pour ainsi dire sur la crête de cette immense chaîne de montagnes des Cordilières, sur un plateau élevé à des milliers de pieds au-dessus de l'Océan, et situé à une distance comparativement très rapprochée de l'Atlantique, si bien qu'il semble placé comme sur le sommet des bords du Nouveau-Monde, sur ces hautes montagnes qui ceignent l'immense horizon du plateau de Mexico, et montrent accouplés ces deux sommets gigantesques dont l'un, comme un cône énorme, s'éleve à l'infini au-dessus des nuages et semble défier le ciel sous son manteau de glace, dont l'autre, avec ses deux mamelons et sa longue tunique de neiges éternelles, offre l'aspect d'une femme endormie dans la région des cieux.

Nous n'avons donc pas hésité à donner à ce poëme un peu de ce brûlant coloris qui nous entoure; quant à l'œuvre en elle-même, nous n'avons ni le droit, ni la prétention d'en juger ; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle a été conçue et écrite sous les plus vives impressions d'amour et

d'enthousiasme. Comme ces deux sentiments vibrent au fond de tous les cœurs français, nous espérons y trouver de nombreux échos, malgré toutes les imperfections qui se seront glissées dans notre travail, et, n'eussions-nous apporté sur l'autel de la patrie qu'une fleur sauvage, née d'hier, dans les forêts vierges de l'Amérique, nous espérons que notre faible tribut n'en sera pas moins agréé.

Tous les grands génies dont la France s'honore auront assurément déjà rivalisé d'amour et de poésie pour célébrer cette magnifique prise d'arme, disons le mot, cette véritable épopée, où notre patrie surtout s'est constamment montrée si grande, si belle, si magnanime ! Puisse une muse inconnue et lointaine se mêler à leur voix et prouver une fois de plus que notre cœur, aux foyers qui nous ont vus naître comme aux extrémités du monde, bat avec la même force au nom sacré de cette mère bien-aimée que nous appelons la *France*.

Félix Lion.

Mexico, 1855.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

ODE A SA MAJESTÉ NAPOLÉON III

PROLOGUE

CHANT PREMIER.

L'ALMA.

I. — La France. — Dieu. — La Guerre.
II. — Les Flottes.—La Crimée.—Débarquement.
III. — L'Alma. — Les Sœurs de Charité. — Funérailles.

—

CHANT SECOND.

INKERMAN.

I. — Investissement. — Forces des Russes. — Forces des Alliés.
II. — Balaklava. — La Sentinelle. — Inkerman.
III. — La Flotte russe.—Appel aux Marins. — La Tempête.

CHANT TROISIÈME.

LES FLEAUX.

I. — Faibles et Forts.—Appel au Czar.— Bulletins des Russes.
II. — La Peste.
III. — Les Epreuves.—Les Voix. — L'Hiver.

—

CHANT QUATRIÈME.

LE CZAR.

I. — Invocation. — Le Bombardement. — Rumeurs.
II. — Mort du Czar.
III. — Combattants nouveaux — Défense des Russes. — Prodiges des Alliés.

CHANT CINQUIÈME.

MALAKOFF.

I. — Malakoff. — Une Messe au Camp. — Songe de l'armée.

II. — Holocaustes et Mutilés.

III. — Les Présages.—*Prœlia et Circenses.* — Les Ruines.

CHANT SIXIÈME.

LA FRANCE.

I. — Préludes. – Chant de l'Alliance. — Force vitale de la France.

II. — Prise de Sébastopol.—Chant de Triomphe. — Grandeurs de la France.

III. — Appel aux Nations. — Appel à nos braves. — Apothéose de la France.

EPILOGUE

ODE

A

SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

NAPOLÉON III

México 1855.

Quand des sommets altiers où repose son aire,
Fatigué de languir au rocher solitaire,
Et cédant à l'instinct qui le transporte aux cieux,
L'aigle s'est élancé d'un vol audacieux,
Est-ce aux ombres du soir, aux pâleurs de l'aurore,
Qu'il cherche aux régions que lui-même il ignore
Et le souffle divin, et le rayon sacré,
Dont l'éclat le ravit aux champs de l'éthéré ?...

Au noble messager des foudres vengeresses
Il faut d'autres plaisirs, il faut d'autres liesses,
Du grand astre du jour il lui faut les splendeurs,
Ses rayons enflammés, ses puissantes ardeurs ;
De ses feux il lui faut l'ineffable prestige
Qui jusqu'aux pieds des dieux l'emporte en son vertige,
Et tout à coup le rend à son rocher natal
Pour bientôt le revoir d'un vol impérial
Planer aux horizons et s'enivrer encore
A ces flots lumineux de l'astre qu'il adore.

Astre de ma patrie ! astre digne des cieux !
Astre au splendide nom, même envié des dieux !
De ces lacs argentés où México repose,
Ainsi du nénuphar on voit la blanche rose,
De ces sommets fameux dont l'immense contour
En ses neiges retient les derniers feux du jour,
Mon âme, frémissant au fracas de tes armes,
S'éveillant au récit de ces nobles alarmes
Qu'au monde entier redit la bouche du canon ;
A palpité soudain aux gloires de ton nom :
En délire vers toi mon âme tout entière
Vole comme les vœux d'une ardente prière,
Je m'enivre aux éclats de ton puissant clairon,
Chaque bruit qui me vient me dit : NAPOLÉON !

En mon cœur enflammé mille fibres frissonnent :
Tel un puissant écho, lorsque les piqueurs sonnent
La fanfare sonore au fond de nos grands bois,
Mille voix, mille accents répondent à leur voix,
Et mon luth les redit : tel aux plages thébaines
Le Sphinx frémit d'orgueil aux célestes haleines,
Quand l'aurore, annonçant son splendide retour,
Le réveille soudain aux approches du jour.

—

O Muse ! dont les mains, sous des rameaux fidèles,
Éternisent les fronts de palmes immortelles
Et couronnent les rois,
Des plus nobles lauriers viens entourer ma lyre,
Aux récits les plus grands enflamme mon délire,
Redis-nous les exploits,

Redis-nous les travaux des braves de Crimée,
Cette grande cité lentement décimée
Par de puissantes mains,
Tombant toute sanglante au linceul du carnage,
Et dont la chute horrible eût même en ce rivage
Des échos surhumains.

Aux foudres des combats ma poitrine respire;
Mon luth, en frémissant au souffle qui l'inspire,
Module des accords ;
Il veut de ces exploits aux pages éclatantes
En faire résonner les gloires palpitantes
Aux sommets de ces bords,

Et du haut de ces monts aux neiges séculaires,
Rencontrant mille émois, mille échos populaires,
Voir dans le monde entier
Mille cœurs célébrer un nom cher à Bellone,
Mille mains lui tresser une immense couronne
De myrte et de laurier !

—

Ah ! puissent, parvenus aux marches de son trône,
Tels aux parvis sacrés notre encens, notre baume,
Ces accords éloignés, ces chants plaire à son cœur ;
Puissent-ils mériter de sa main magnanime
Cet accueil bienveillant que le sourire anime !
Dans quelle douce ivresse et quelle sainte ardeur
De mon luth, rehaussant chaque fibre sonore,
Mon âme, enthousiaste aux accents qu'elle adore,
Soudain s'éveillerait à de nobles transports,

Mêlerait ses lauriers aux palmes de ses braves,
Et, libre d'un respect aux jalouses entraves,
Proclamerait sa gloire en de nouveaux accords.

Mais, assise au trépied, la Pythie interprète
Doit attendre des dieux que l'ordre se décrète,
Ne pas joindre leurs noms aux profanes discours,
Conserver en son cœur le feu qui la dévore
Jusqu'à ce que, soudain, sa lèvre se colore,
S'ouvre, et redit les voix des célestes séjours.

PROLOGUE

Dans Sparte la guerrière et dans la grande Athènes,
Fertiles en soldats, en vaillants capitaines,
En héros que guidait la lance de Pallas,
Au temps des Aristide et des Léonidas,
Quand Bellone avait clos sa sanglante carrière,
A tous ceux que la gloire à la faux meurtrière
Sur le champ des combats jetait en fenaison,
On dressait un autel de fleurs et de gazon;
Un guerrier y montait, et sa bouche sonore
Proclamait ces héros dont la Grèce s'honore;

De ses compagnons morts éveillant les exploits,
Leurs mânes frémissaient à sa puissante voix,
Et la foule bientôt, jalouse de leur gloire,
Sur leurs pas, frais encor, volait à la victoire :
Et les fils étaient fiers de ces noms glorieux,
Comme on l'était, jadis, du blason des aïeux.

Français ! nous que l'espace, aux rives étrangères,
Eloigne des combats, des travaux de nos frères ;
Nous qui suivons du cœur l'étendart immortel,
Guidon de nos soldats en ce sanglant duel,
Ombragés sous les plis de leur vaillante égide,
Aux rivages fameux de l'antique Tauride,
Reportons à l'envi tous nos cœurs empressés
Et dressons un autel aux braves trépassés ;
Célébrons en nos chants ces sanglantes murailles,
Ces sublimes exploits, ces grandes funérailles,
Les plaines d'Inkermann, les rives de l'Alma,
Tous ces preux bataillons que la mort décima ;
Et ce siége fameux aux fastes de l'histoire,
Ce théâtre immortel dressé par la victoire,
Sébastopol la forte, et ses mille remparts,
Tombant, pulvérisés devant nos étendarts.

Aux lauriers comme aux pleurs de ce chant militaire,

Nous mêlerons vos noms, ô fils de l'Angleterre !
Généreux alliés, dont la froide fureur
Dans les rangs ennemis a semé la terreur,
Et de nos vieux soldats même étonné l'audace;
A vous tous en ces chants mêmes fleurs, même place,
Guerriers, qui jusqu'alors de nos travaux bannis,
Maintenant, combattez en frères réunis;
Un baptême de gloire a coulé sur vos têtes,
Ensemble vous avez affronté les tempêtes
Qu'élevèrent sur vous les ondes et les feux;
A vous ensemble aussi nos palmes et nos vœux.

Et toi que la bravoure et le cœur nous allie,
Valeureuse phalange, enfant de l'Italie,
En quelque lieu du monde où se trouve un Français,
Il tressera pour toi la palme et le cyprès;
En voyant tes guerriers nous réclamer leur place,
L'univers admira ta généreuse audace.
Ah! porte haut ton cœur et ton glorieux front :
Honneur! honneur encor au brave Piémont!

En ces nouveaux accents de tristesse ou de fête,
O Muse, oublierais-tu les enfants du Prophète,
Ces subites clartés d'un astre pâlissant,
Ces faisceaux étonnés, où la croix, le croissant,
Unis par la justice, et l'honneur, et la gloire,
A leur vue ont surpris les filles de Mémoire ?

Ah ! redis en tes chants ce réveil du lion,
Ces Achilles nouveaux et cette autre Ilion !

CHANT PREMIER

—

L'ALMA

SOMMAIRE

CHANT PREMIER

I

LA FRANCE — DIEU — LA GUERRE

II

LES FLOTTES — LA CRIMÉE — DÉBARQUEMENT

III

L'ALMA — LES SŒURS DE CHARITÉ — LES FUNÉRAILLES

I.

Quand, après leurs combats, leurs sublimes campagnes,
Cortès et ses géants
Gravirent les sommets de ces hautes montagnes
Et leurs gouffres béants;

Lorsqu'après maints combats, maintes, maintes batailles,
Ces hommes au grand cœur
Foulèrent ces grands monts aux terribles entrailles
Sous leur pied de vainqueur,

Au-delà des rochers, des plaines, des rivages,
Embrassant de deux mers
L'immensité des flots, les splendides mirages
Reflétés dans les airs,

Sur leurs chemins franchis ils virent l'Atlantique
Et ses flots orgueilleux,
Leur gloire, leurs travaux à l'histoire magique
Digne des demi-dieux ;

Puis au loin, devaut eux, en étendant la vue,
Indicible trésor !
L'Océan leur offrit et sa vague inconnue
Et ses volutes d'or.

La victoire à leurs pas tressait mille couronnes
Aux marges des sentiers,
Et devant eux l'espoir, plus hauts que des colonnes,
Leur montrait ses lauriers.

—

Et, semblable aux héros de ces rives lointaines,
Des âges gravissant et les cîmes hautaines
Et les flancs escarpés,
La France en atteignit les crêtes séculaires,
Et dans le monde ému, ses renoms populaires

Sur ses chemins comptaient mille faisceaux groupés.

Mais son cœur généreux, du sommet de ces crêtes,
Jamais n'avait rêvé, pour fruit de ses conquêtes,
L'or de Montezuma.
Il ne désirait plus les palmes militaires :
Ses lauriers ombrageaient l'immensité des terres;
Sa valeureuse main dès longtemps les sema.

A l'univers surpris des grandeurs de son âme,
La France, en élevant de son vieil oriflamme
Le glorieux pennon,
Avait dit : « Plus de sang, ô peuples ! plus de guerre !
» De la paix contemplez, si terrible naguère,
» L'égide protectrice et le noble fanon ! »

—

Et tout s'était calmé, les terres et les ondes.
Comme au temps où le Christ apparut sur les mondes,
Un empereur avait, d'un signe de ses mains,
De la guerre fermé les temples inhumains.
Epoque de splendeur où toute gloire abonde !
Dans l'univers entier noble, grande, féconde,
Magnifique en ses dons, immense en ses bienfaits,
Seule régnait enfin la souriante Paix.

Dieu, qui de son regard gouverne chaque empire,
Dont le souffle divin les guide, les inspire,
Venait de dispenser entre les nations
De célestes repos, de calmes missions.
Les unes, aux foyers de leur douce patrie,
Pour embellir les jours de l'active industrie,
Des lettres et des arts célébraient le retour,
Et les cœurs palpitaient d'espérance et d'amour.
Des Indes l'autre avait la part orientale.
Chaque jour, de son sein l'humide capitale
Envoyait au Levant ses rapides vaisseaux :
Son or et son génie avaient dompté les eaux.
Enfin, le peuple aimé des gloires militaires
Venait à la patrie, entre ses mains austères,
De remettre son glaive au riche baudrier :
Son éperon brillait auprès de l'étrier.
Soleil toujours visible au loin de ses frontières,
Sa face répandait de splendides lumières ;
A son magique appel, le commerce et les arts
Pour de nobles tournois dressaient leurs étendards,
Et de tout l'univers, pleins d'orgueil et d'envie,
Les peuples, à ces camps où la paix nous convie,
Jaloux de ces lauriers, de ces riches moissons,
Envoyaient des hérauts planter leurs écussons.
Ils venaient, empressés, en nos tentes s'inscrire ;
C'étaient de ces moments où tout semble sourire ;

Et chaque peuple heureux au rivage français,
Saluait de ses chants l'envoyé de la paix.
Pour d'immenses festins, agapes fraternelles,
On voyait se dresser les tables éternelles,
Et, ne regrettant plus d'avoir fait les humains,
Dieu, sur eux, épanchait les trésors de ses mains !

Hélas ! même au milieu de leur gloire si belle,
Les cieux ont eu jadis un archange rebelle !...
Sur le seuil embaumé du céleste jardin,
Se sont armés le cœur et le bras de Caïn !...

« Aux armes ! mes guerriers ! dit une voix ; aux armes ! »
Et la voix en tout lieu
Epouvanta le monde à ses sombres alarmes :
Et cette voix stridente était la voix de Dieu.

« Mes peuples ! levez-vous et vengez mon injure !
» Les serments de la paix
» Dans Sinope ont péri sous le fouet du parjure :
» A l'horizon voyez ces nuages épais.

» C'est, en leurs noirs poussiers, le meurtre et l'incendie.
» En triomphe l'orgueil
» Tient encore son glaive et sa torche hardie...
» Entendez-vous combler un immense cercueil ?

» Mais, j'ai de preux soldats et leur loyale garde !
» Le glaive du fourreau
» Sortira pour briller en la grande croisade :
» Elle s'ouvre aujourd'hui par la main d'un bourreau ! »

—

Et fidèles à Dieu, la France et l'Angleterre
Ont relevé le gant du parjure défi :
Des Slaves le héraut, d'insolence bouffi,
S'échappe de Stamboul qu'il dominait naguère,
Et bientôt de la guerre
Flotta de toute part
Et le sanglant cimier et le grand étendart.

II

Quelles sont ces voiles sans nombre
Sur les flots noirs du Pont-Euxin?
Elles blanchissent au lointain
Telle l'aube vers le matin ;
Est-ce l'aurore chassant l'ombre
Qui, d'un front pur et radieux,
A pas lents, monte dans les cieux?

Eh quoi ! ces vagues furieuses,
Aux flots fertiles en malheurs,
Auraient-elles perdu des pleurs
Et l'amertume et les douleurs ?
Où donc ces flammes glorieuses
Ornant ces mobiles remparts
Guident-elles ces fils de Mars ?

Qui saurait dire ces antennes,
Et leurs nombres et leurs secrets ?...
D'Eole voyez aux guérets
Flotter ces immenses forêts !
Etes-vous, soldats, capitaines,
Bravant les cieux et les eaux,
Ou des sauveurs ou des fléaux ?

Au rivage de la Colchide
Contre la foudre et ses carreaux,
Allez-vous, sublimes héros,
D'OEtès subjuguer les taureaux,
Vaincre le dragon homicide,
Et, maîtres de la toison d'or,
Fuir avec ce riche trésor ?

D'Iolcos, ô puissants navires
Parmi vous avez-vous encor
Hercule et le sage Nestor,
Thésée et Pollux et Castor,
Orphée aux magiques délires,
Lui, qui pour charmer vos travaux,
Toujours avait des chants nouveaux ?

Contre quelle cité rebelle
S'avancent ces vainqueurs des mers ?

Quelle Troie aux sanglants revers
Va bientôt par tout l'univers
Dire sa douleur éternelle,
Sur ces flots pour eux inconnus,
Que veulent ces nouveaux venus?

—

Regardez sous la brume, au loin, comme un nuage,
Comme un disque bruni, la courbe du rivage
S'élève dans les cieux;
Ecoutez ces transports et ces chants d'allégresse!
De ces vaillants soldats quelle ardeur, quelle ivresse
Illumine les yeux!

Anglais, Turcs et Français que la vaillance anime
Acclament ces rochers d'une voix unanime;
De leurs mille vaisseaux
S'élèvent mille cris au-dessus des abîmes;
Ils chantent cette terre où le sang des victimes
Va couler en ruisseaux!

Mais qu'importe les coups que frappe la victoire!
Vos mânes survivront en nos récits de gloire;
Allez! vaillants soldats,
Généreux défenseurs de la paix violée

L'univers est pour vous, l'Europe consolée,
Redira vos exploits !

Réduisez au néant l'auteur de ces alarmes ;
Qu'il tombe foudroyé sous le poids de vos armes ;
Allez, jeunes héros !
Les vents sont apaisés, les rivages propices :
De Dieu reconnaissez les souriants auspices
Au sourire des eaux.

—

De ces soldats que le courage entraîne,
Volant joyeux au rivage nouveau,
Un de tes fils le premier sur l'arène,
O France ! a planté ton drapeau.

C'est en ce jour, mes guerriers, que vos pères,
Aux feux d'un astre, hélas ! à son déclin,
Ont vu flotter de leurs aigles altières
La grande ombre sur le Kremlin.

Sur cette plage, où dans la solitude
Le cormoran jetait ses tristes cris,

La mer vomit toute une multitude :
Que d'émois, soudain, que de bruits !

De mille échos le tumulte s'élève ;
Et les canons, les larges obusiers
Viennent aussi faire trembler la grève
Au pas rapide des coursiers.

Des commandants, de chaque capitaine,
Sur cette foule aux longs frémissements,
Chaque ordre vole, arrive, dit, entraîne
Drapeaux, escadrons, régiments.

De tous côtés la fanfare guerrière
A ses accents enflamme le soldat :
Son sang bouillonne !... abaissez la barrière,
Héraults ! annoncez le combat !

—

Mais où sont du géant tartare
Les innombrables bataillons?
Il nous a promis aux sillons
D'une terre en hommes avare.
Manquerait-il au rendez-vous ?
Craint-il notre face et nos coups ?...

Derrière une haute tranchée
Il s'abrite sur les hauteurs,
Semblable à la louve cachée
Aux flancs des ravins protecteurs.

Quoi ? des mânes de Rostopchine
Les gloires au splendide éveil
Apparurent en son sommeil !
Voici la flamme et la ruine,
Et les cendres et les débris ;
De ses esclaves aguerris
Voyez les glorieux passages :
Toujours les implacables mains
De ces soldatesques sauvages
De débris jonchent leurs chemins !

Des vieillards, des enfants, des femmes,
Comme des troupeaux dispersés,
Gémissent devant eux poussés
Aux livides lueurs des flammes.
En vain ils étendent les bras,
La lance aiguillonne leurs pas ;
Leurs braves ne tournent la tête
Ne plantent leurs nobles fanons
Que dans quelque sûre retraite
Sous la gueule de leurs canons.

Mais aux Francs il n'est point d'obstacles ;
Pour eux, qui toujours les premiers
Des combats cueillent les lauriers,
La gloire enfante des miracles.
Guidés par leurs vieux étendarts
Il n'est ni fleuves, ni remparts,
Qui de leurs marches triomphales
Puissent changer le cours heureux ;
Au son des clairons, des cymbales,
Les murs s'écroulent devant eux.

Marchez, ô vaillantes phalanges !
Vos ennemis épouvantés,
Devant nos aigles indomptés
Eprouvent des frissons étranges.
La victoire qui vous arma
Vous guide aux rives de l'Alma ;
Comme une moisson déjà mûre
On voit au lointain onduler
Mille têtes : la faux mesure
Ce qu'elle en pourra niveler.

III.

Comment peindre les faits de la grande bataille
Qui vit deux nations sous le feu, la mitraille,
Pour une juste cause unissant leurs efforts,
D'une alliance unique aux fastes de l'histoire
Consacrer les serments que vint bénir la gloire,
Et dont tressaillirent les morts ?

Honneur, à qui donnant la gloire pour ôtage
Réunit les destins de Rome et de Carthage !
Spectacle magnanime où deux peuples rivaux,

Oublieux tout à coup de leur vieille dispute,
Au nom de la justice accourent à la lutte
Pour de sanglants travaux !

Et le monde, attentif à ce sublime drame,
En suit tout palpitant la glorieuse trame.
Il admire étonné l'aigle et le léopard,
Les fils de Waterloo près des enfants d'Arcole,
Combattant à l'éclat d'une même auréole,
Guidés par un même étendard !

Pour lui, toute sanglante et noblement gagnée,
La palme du combat est déjà désignée ;
Il aperçoit aux cieux, dans toute sa splendeur,
La justice en ses mains agitant des couronnes,
Au combat animer nos vaillantes colonnes,
Enivrer leur bouillante ardeur.

Vainement à leurs pas, de ses rives profondes,
De la fange d'un lit où bouillonnent ses ondes,
L'Alma veut opposer les terribles abords !
Saint-Arnaud a parlé : soudain deux mille braves,
Nos vaillants africains, nos terribles zouaves
En ont franchi les bords !

Sur leurs traces l'armée au lointain se déroule ;
Près d'elle, nos vaisseaux, balancés par la houle,
Dans les rangs ennemis, aux effroyables voix,
Font pleuvoir les boulets, les bombes, la mitraille,
Protègent le passage, et du champ de bataille
Préparent les nobles exploits.

Dundas, Lyons, Hamelin, du haut de leur navires,
Ont dirigé les feux des humides empires,
Comme ils sauront bientôt, sous les coups du trépas,
Guider de leurs marins les haches meurtrières,
Ou, partout, recueillir les victimes dernières
Que laisseront tant de combats.

Ah ! que j'évoque ici quelques noms de ces braves
Que Mars sut opposer à ces hordes esclaves,
Aux quels déjà la gloire a tressé des lauriers ;
Quelques noms de ces preux que la sainte justice
Réunit en ce jour pour le grand sacrifice
Que vont offrir tous ces guerriers.

Laboussières, Toussaint, Cambridge, aux nobles traces,
Thomas, Campell, Raglan, si dignes de leurs races,
Ferey, Cluzel, Evans, Torrens, Brown et Cathcart,

Vous nous rappellerez, sur le champ héroïque,
Les faits et les exploits d'une valeur antique,
A l'ombre de votre étendard.

Partout aux alentours, comme une chaîne immense,
Nos bataillons serrés se pressent en silence.
L'ennemi les attend sur d'abruptes hauteurs :
Mille canons béants en couronnent les crêtes,
L'abîme est sous les pieds, la mort est sur les têtes,
Mais le courage est dans les cœurs.

De nos soldats, Bosquet, au nom pur et sans tache,
Dirige le premier et le glaive et la hache;
Au centre, le neveu de deux grands Empereurs,
Sous le soufre et le plomb que vomissent les faîtes,
Comme un roc impassible aux efforts des tempêtes,
Garde le poste des honneurs !

Le signal est donné ; tout se meut, tout s'élance ;
Ils montent. En voyant leur sublime démence,
Le Russe s'en est ri dans son cœur orgueilleux.
Il épanche sur eux ses laves homicides :
D'un cratère embrasé les tonnerres rapides
Font trembler la terre et les cieux.

Ils montent cependant. Aux pointes, aux racines,
Au plus faible support, béant sur les ravines,
Chaque soldat arrive et se fraie un chemin.
Sur ses ailes la gloire aux sommets les transporte,
La terreur les devance et la mort les escorte,
Le glaive et les aigles en main.

Sur le gouffre béant la foudre les laboure,
Mais bientôt, étonné des faits de leur bravoure,
Repentant et propice, on a vu le trépas
Éteindre dans le sang chaque mèche enflammée :
La main qui la touchait tombait inanimée
Auprès du bronze des combats.

Sur le même terrain Canrobert et ses braves
Accourent soutenir nos sublimes zouaves ;
Confiant la victoire à l'effort de son bras,
Il dit : et sa phalange à sa voix empressée,
Comme une vaste trombe en la plaine dressée,
Le glaive haut vole à ses pas.

Et la foudre ennemie, à leur vue indocile,
Sait trouver dans la fuite un refuge facile,
Cependant que soldats, lieutenants, généraux,

Paraissent des lions au sein de la mêlée,
Que par leur propre sang leur rage redoublée
En fait d'invincible héros !

Telle aux rochers alpins, la terrible avalanche,
De la crête des monts comme un géant se penche,
Tombe, brise, engloutit châtelets et vergers,
Franchit en ses chemins les ravins, les montagnes,
Et d'un bond vient atteindre, au sein de leurs campagnes,
Et les troupeaux et les bergers !

Ainsi nos bataillons, aux masses indomptables,
Des fleuves courroucés et des monts redoutables,
Franchissent la barrière et l'obstacle puissant ;
Et les morts, les mourants en horribles mélanges,
Sous les pas empressés de nos rudes phalanges,
Teignent la terre de leur sang.

Telle la faux tranchante en nos guérets moissonne,
Tel, près de nous, reluit, s'élève, abat, résonne,
Le glaive recourbé des fidèles croyants ;
On dirait un éclair au plus fort de l'orage,
Et des courbes de feux révèlent le passage
Des terribles yatagans.

A notre droite aussi j'entends hurler Bellone ;
Les guerriers d'Albion, en puissante colonne,
Sur un sol plus égal, mais non pas moins gardé,
Marchent le front serein. Le bronze fume, tonne,
Chacun de ses boulets comme un rayon sillonne,
Mais leur pas n'est point retardé.

Rien ne peut émouvoir ces bataillons d'Alcides;
Calmes et l'arme au bras, sous la foudre intrépides,
Beaux comme à la parade, ils montent à l'assaut.
Le Russe dans son cœur frémit de leur audace,
Il reste stupéfait : leur figure est de glace
Et leur poitrine est sans défaut.

Ainsi dans ces forêts on voit au nouveau monde,
Des fleuves au long cours, à la rive profonde,
S'avancer toujours grands, unis, majestueux :
Sous le poids de leurs eaux ils brisent chaque obstacle,
Et même devant eux, l'Océan, ô miracle !
Recule ses flots montueux.

D'où viennent tout-à-coup ces bruyantes phalanges ?
Quels sont ces combattants aux vêtements étranges ?
D'un chant guerrier fameux j'entends le rauque accent;

Voici briller le fer de la large claymore,
La cornemuse au loin jette son cri sonore :
Ce sont les héros d'Ossian !

Le Russe en les voyant se rappelle à lui-même
Et vomit furieux la mort et l'anathème.
Vains efforts ! Sous l'acier son sang coule en ruisseaux ;
L'ennemi se disperse au vent de la mitraille :
De glaives, d'étendards, sur le champ de bataille
On a ramassé des monceaux !

Au centre cependant, la terrible Euménide
Ralliant l'ennemi sous sa torche homicide,
Le tient sous les créneaux d'un lugubre rempart.
Un Français se dévoue ; il prend un drapeau, vole :
En haut du bastion une balle l'immole,
Mais il a planté l'étendard !

Cet acte de bravoure exalte nos phalanges
Et trouve en tous les cœurs de sublimes louanges,
Pour les nôtres dès lors l'assaut n'est plus qu'un jeu :
Dans ses rangs l'ennemi voit courir l'épouvante ;
Elle presse leur fuite, et de sa main tremblante
S'échappent le glaive et le pieu.

Quoi ! d'un haillon de toile est-ce là le prestige ?
Ici l'enthousiasme et là-bas le vertige...
Religion du brave, ô magique drapeau !
Combien sur ton autel d'héroïques victimes,
Que de sang généreux, que de larmes sublimes
Ont baigné ton moindre lambeau !

Le héros de Lodi, d'Ulm et des Pyramides,
O vaillant Poidevin ! à tes mânes avides
A donné le baiser aux champs des immortels ;
Et tes noms, parmi nous, inscrits au Capitole,
Emule audacieux de la gloire d'Arcole,
Auront des lauriers éternels.

Partout de l'ennemi la déroute est complète ;
Ravins, fleuves, rochers, il n'est rien qui l'arrête :
Ainsi vole la biche au lancer du lion ;
Et l'aigle de Moscou, les ailes frémissantes,
S'enfuit loin du regard et des serres puissantes
De l'aigle de Napoléon.

L'illustre fanfaron dont la verte faconde
Vouait tous nos guerriers aux abîmes de l'onde,
Qui, de nos armes même et de nos étendards

— Promesses dans le sang et la honte étouffées ! —
A son maître orgueilleux annonçait les trophées,
Laisse ses trésors et ses chars !...

Il avait..... sommes-nous des serfs ou des esclaves ?...
En ses fourgons des fers et d'ignobles entraves !
Complice du forfait dont il se signala,
Veux-tu donc égaler les gloires de ton maître,
Aux palmes de Sinope as-tu juré peut-être,
Des jeux à la Caligula ?

Quel horrible spectacle à nos yeux se présente !
Quel théâtre de deuil, de sang et d'épouvante !
Des blessés, des mourants, les accents douloureux
S'élèvent jusqu'au ciel en plaintive prière,
Et de membres épars la terrible litière
Fait broncher le coursier fougueux.

Arrêtez votre glaive, ô guerriers magnanimes !
En ce premier combat déjà trop de victimes
Pour l'orgueil d'un seul homme ont joint les sombres bords !
Des triomphes nouveaux dont vous tenez le gage,
Pour de plus grands exploits veulent votre courage
Et vos plus sublimes efforts !

Et vous, Russes ! fuyez au sein de vos murailles...
L'effroyable Alecton pour d'autres funérailles
Va secouer sur vous ses serpents et ses feux.
Fuyez !... ou sous les pas de nos fières cohortes
Etendez vos drapeaux, ouvrez vos grandes portes :
Il n'est d'espoir que dans nos dieux !

—

De toutes parts a cessé le carnage;
Mais quelle est cette déité,
Au front candide, au souriant visage,
A l'auréole de beauté.

Vers les vainqueurs, de la voute éthérée
Viens-tu, messagère, en ces lieux,
Orner leurs fronts de la palme sacrée
Et légère, voler aux cieux ?

Non, dans ses mains il n'est pas de couronne,
Et de son ineffable cœur
Le doux accent, la tendre voix résonne
Pour le vaincu, pour le vainqueur.

Sur les blessés elle verse le baume

De l'espoir et de la santé,
Dans votre camp, soldats, dressez un trône :
Voici l'auguste charité !

—

Mais pourquoi ces apprêts, ces lugubres murmures,
Ces croix, ces larmes d'or, ces casques, ces armures,
Cet immense tombeau ?
Quelles cendres, quel nom ce velours noir protège ?
Pourquoi ces pleurs, ces chants et ce nombreux cortège,
Et tous ces milliers de flambeaux ?

D'où viennent ces guerriers ? leur figure est hâlée,
Leur main est teinte encore du sang de la mêlée ;
Ces habits de soldats,
Ces habits lacérés sous de nobles blessures
Offrent à nos regards les sublimes parures
Du brave au sortir des combats.

Au rivage français, de crêpes pavoisée,
Une nef a porté la dépouille glacée
D'un héros d'Orient,
Et le dernier séjour où reposent nos braves,

Entr'ouvre devant lui les glorieuses caves
De son grand dôme flamboyant.

A ton nom, Saint-Arnaud! notre front se prosterne,
Salut, vaillant guerrier! la France te décerne
Les palmes de l'Alma.
Tu mourus comme un brave en nous donnant la gloire;
Hélas! sur tes cyprès nous voyons la victoire
Pleurer le guerrier qu'elle aima.

Combattre, triompher et mourir sur l'arène,
Mourir, en entendant son nom de plaine en plaine
Exalter tous les cœurs,
Est un noble trépas qu'aux âges on renomme,
C'est digne des beaux temps de la Grèce et de Rome
Qui déifiaient leurs vainqueurs.

Mais, prévoir de la mort les tristes fiançailles,
D'un vautour affamé sentir en ses entrailles
Les horribles ébats
Et voler au triomphe! Ah! ton âme indomptée,
Réunit aux tourments d'une nouveau Prométhée,
L'apothéose des combats!

Sur tes cendres aussi la patrie éplorée,
A l'obscure bravoure, à la gloire ignorée,

Des fils qu'elle a perdus,
De tant de héros morts sous la foudre des armes
Vient payer son tribut, et de ses tendres larmes
Pleurer tous ceux qui ne sont plus.

Ah ! de même que Dieu sait compter chaque étoile,
Lire, où nous bégayons sur cette immense toile
Dont se couvrent les nuits ;
Que de ce blanc sentier à l'immense couronne
Il contemple les feux dont notre âme s'étonne,
Dont nos regards sont éblouis,

La France aussi connaît le nom de tous ces braves,
Pléïade de héros, qu'en ses tristes entraves
A gardés le trépas ;
De ceux que vit périr cette grande journée,
Elle demande en vain la gloire condamnée,
En vain et le cœur et le bras.

Sainte religion ! qui du Dieu des armées,
Sur nos drapeaux jadis, sur nos aigles aimées
Appelait le concours,
Sur nos braves défunts épanche tes prières,
Aux mânes de leur chef, de tes chants funéraires
Accorde l'auguste secours.

S'il fut homme, il fut juste ; à César il sut rendre
Ce que de lui César était en droit d'attendre :
Le triomphe et l'honneur,
Comme aussi, déposant les gloires de la terre,
Il rendit à son Dieu le tribut volontaire
De ses vertus, de son grand cœur.

. . . . . .

Le bronze des combats dans la plaine résonne,
Le soldat se prosterne, et la trompette sonne
Au signe des drapeaux ;
Les braves qu'il guidait sur le champ des batailles,
Vers sa tombe inclinés, pleurent ses funérailles :
Le marbre couvre le héros !

CHANT SECOND

—

L'ALMA

SOMMAIRE

CHANT SECOND

I

INVESTISSEMENT — FORCES DES RUSSES — FORCES DES ALLIÉS

II

BALAKLAVA — LA SENTINELLE — INKERMAN

III

LA FLOTTE RUSSE — APPEL AUX MARINS — LA TEMPÊTE

A l'orient lointain des plages du Bosphore,
Écoutez les échos et la rive sonore
De la presqu'île d'or ;
Entendez les fracas de dix mille tonnerres
Bouleversant le sol et les ondes amères
En leur fougueux essor.

O Muse ! continue aux fibres de ta lyre
Ces récits de Bellone et ces cris de délire,

Les scènes de terreur
Que vit Sébastopol au pied de ses murailles,
Ces luttes, ces combats, nouvelles funérailles,
Frémissantes d'horreur.

A cet aspect sanglant, eux, nés parmi les armes,
Nos mâles vétérans ont répandu des larmes;
S'arrêtant aux tombeaux,
Les coursiers tout à coup ont henni d'épouvante,
Et la peste accourut d'une main dégoûtante
Allumer ses flambeaux!

—

Il avait dit en son âme orgueilleuse :
« Du Pont-Euxin, seul, je serai le roi,
Commanderai sa vague furieuse,
Lui donnerai ma loi. »

Et des trésors, des hommes, des années,
Tous entassés en horribles monceaux,
Ont élevé ces crêtes étonnées,
Ces armes, ces faisceaux.

De ses forêts, mille troncs, mille cimes

Ont arrondi les flancs de ses vaisseaux,
Et redressés sur les mouvants abîmes
Se mirent dans les eaux.

De son empire aux vastes chanvrières,
Cent mille bras ont tressé ces liens,
Et de ces mâts les voilures guerrières
Ont vu cent mille mains.

L'or et l'argent, le fer, le plomb, le cuivre,
Des monts fouillés, pour lui seul sont fondus;
Quelle province en ses serres ne livre
Le sang de ses tribus?

De ses soldats il ignore le nombre,
La terre tremble au pas de ses coursiers,
Tel le torrent qui de sa rive sombre
Déborde les sentiers.

Ils sont venus des steppes de l'Ukraine,
Du Dniéper, de l'Oby, du Baikal,
Le monde entier vomit en cette plaine
Le fer et le vassal.

De ses boulets, plus hauts que des montagnes,
On aperçoit les immenses amas :
L'œuvre d'un siècle et la main de ses bagnes
En ont dressé les tas.

On dit qu'il a sous d'immenses cavernes
Mille monceaux du salpêtre mortel ;
Et chaque fort, de ses mille casernes
Est le temple et l'autel.

Pour réparer la brèche des mitrailles,
Un peuple entier, sous les ombres des nuits,
Vient élever de nouvelles murailles
Et de nouveaux abris.

—

Mais non... de l'ennemi la force est indicible !
Du colosse tartare un pied repose ici,
L'autre presse Cronstadt de sa plante irascible,
Jusqu'au pôle s'étend son poignet endurci.

Et qu'opposerons-nous aux forces gigantesques
De l'Hercule du Nord, moderne demi-dieu ?
Comment briser le flot des hordes soldatesques,
Se ruant transporté sur des ailes de feu ?

Comment?... Eh ! de l'Alma rappelons-nous la rive :
Sur la crête des monts, ces soldats entassés,
Et soudain, telle fond quand le soleil arrive
La neige des hivers sur les sommets glacés,

Ces nombreux bataillons dispersés dans la plaine,
Ces victimes sans nombre et ces mille débris,
Semés comme en nos champs on épanche la graine,
Comme la feuille morte aux bords de nos taillis.

Du taureau furieux la bruyante colère
Est un souffle au courroux du roi des animaux...
L'aigle soudain s'élance, et sa terrible serre
Étrangle le vautour, effroi de nos hameaux...

Contre eux !... Mais quel besoin nous est-il de le dire ?
Venez ! suivez nos pas ! écoutez nos clairons,
Ressentez en vos cœurs le sublime délire :
Voici nos régiments et nos preux escadrons !

II

En avant ! les soldats de la garde écossaise,
Highlanders, en avant !..
Hâtez-vous, ô dragons ! lancez votre fournaise
Sur les ailes du vent !

Les Russes sont tombés comme un puissant orage
Sur les fils des turbans ;
Et de ceux-ci, moins forts en nombre qu'en courage,
Ils ont brisé les rangs !

Ne le verra-t-on point le glaive de la France
En ce nouveau tournoi ?

Et pourra-t-on lui dire : En ce jour de vaillance,
On a vaincu sans toi !

Non, Non ! du camp français le bronze des alarmes
A franchi le chemin ;
Le régiment d'Afrique est déjà sous les armes,
Il arrive soudain.

Il était temps ! Déjà, sur leurs affûts mobiles,
Tout à coup retournés,
Les canons mitraillaient leurs gardiens débiles,
Et leurs chefs étonnés.

Il était temps ! Déjà le sang de l'Angleterre
Comme un fleuve coulait ;
Le bronze vomissait les feux de son cratère,
Et le sol en tremblait.

Le Russe, à notre aspect, se crut un contre quatre
Et s'enfuit en émoi ;
Et la France se dit : L'on pourra bien se battre,
Mais non vaincre sans moi.

—

Inkerman est sombre,
La nuit de son ombre
Couvre l'horizon,
Mais la sentinelle
De son pas fidèle
Presse le gazon.

Au loin, son oreille
Attentive veille,
Saisit chaque son,
Inquiète écoute,
Et toujours redoute
Quelque trahison.

Il lui semble entendre
Comme le méandre
D'un torrent lointain,
Et le cœur frissonne,
L'oreille bourdonne,
Au bruit incertain.

Il craint de la brise
L'haleine que brise

La feuille des bois,
Et dans le murmure
De chaque clôture
Il entend des voix.

Dans les hautes herbes
Agitant leurs gerbes,
Il a vu briller
Un rapide glaive
Qui parfois s'élève
Auprès d'un cimier.

Mais son cri d'alarme
Dissipe le charme,
Et rien ne répond
Au rude *qui vive!*
Que la voix tardive
De l'écho fécond.

—

Soudain, de tous côtés, mille cris redoutables,
Des sons épouvantables
Ont éveillé la nuit :
Les plaines, les rochers, les ondes, les rivages

Rendent en mugissant de ces clameurs sauvages
Les échos et le bruit.

Le brouillard dresse encor partout ses vapeurs sombres;
L'Anglais voit s'agiter sur lui de grandes ombres
Et de lugubres bras;
Des glaives, et des pieux, et des lances serrées,
Pressant partout ses flancs de pointes accérées,
Font reculer ses pas.

Aux abris de son camp, chaque soldat se range,
Éveille d'Albion la tardive phalange,
Mais bientôt l'éclair luit :
Des globes de mitraille
Engagent la bataille
A l'ombre de la nuit.

Les foudres des canons éclairent les espaces,
Et déjà leurs sillons marquent de larges traces,
Mais les flots ennemis se rejoignent soudain ;
Ils viennent soutenus de terribles escortes,
On ne saurait compter des nombreuses cohortes
Le formidable essaim.

La sombre masse arrive et se fraie un passage;
Sur elle vainement on répand le carnage,
Elle marche à pas lents :
Telle aux flancs de l'Etna la lave incandescente,
Engloutit les vergers sous l'affreuse descente
De ses orbes brûlants.

La nuit vers l'occident s'enfuit épouvantée,
Laissant au dieu du jour l'arène ensanglantée.
Mais loin des camps, hélas, on dirait que l'effroi,
De l'astre bienfaisant a prolongé l'absence,
Et l'on implore en vain sa tardive présence :
Il se voile aux brouillards rebelles à sa loi.

Des bronzes d'Albion les terribles orages,
De leurs foudres pourtant, ébranlent des nuages
La ténébreuse horreur ;
Et l'affreuse vengeance
Anime la vaillance
Aux voix de sa fureur.

Ah ! de ce jour affreux quelle aurore sinistre !
Implacable ministre

Des banquets du trépas,
Combien as-tu traîné de sanglantes victimes
Dans les sombres abîmes,
Entr'ouverts à tes pas ?

De la mer en courroux, quelle puissante digue
Maîtriserait les flots dont le nombre fatigue
Les portes et les gonds ?
Aux ondes repoussées
Succèdent aussitôt des ondes courroucées
Qui dressent en fureur leurs têtes de dragons.

Ainsi l'on voit du Czar les cohortes pressées ;
Pour franchir les talus, des échelles dressées
Les Russes n'auront point à prévoir le secours :
De ces fossés lenrs corps ont comblé les entrailles,
Et des monceaux affreux ont atteint les murailles,
Les créneaux et les tours.

Des guerriers d'Albion le cœur est invincible ;
Si le glaive s'émousse en ce combat terrible,
Les crosses des fusils,
En leurs puissantes mains, sont des masses sanglantes,
Qui de nouveaux amas d'os, de chairs palpitantes
Entassent les débris.

Mais l'ennemi contre eux renouvelle sans cessse
Régiments, bataillons dont le nombre les presse :
Se lasser est mourir !
Leurs pas sont ignorants des sentiers de la fuite,
Ce mur de leur tombeau peut être la limite,
Mais ils sauront périr !

Généreux combattants qu'en ce jour la justice
Aux destins inconnus immole en sacrifice,
Allez ! de ces guerriers, instruments du trépas,
Les palmes infertiles
Sur leurs têtes serviles
Ne refleuriront pas.

L'aigle de la Russie, ô fils de l'Angleterre,
En votre propre sang déjà se désaltère !
Les créneaux ont failli sous un terrible bras...
Mourez !... Non ! du secours, la trompette résonne !...
A mon âme Seigneur ! que ta bonté pardonne,
Dieu, pensais-je, trahit son nom et ses soldats !...

C'est encore la France et son glaive rapide
Qui vole où le danger réclame son égide,

C'est Bosquet et les siens!
Entendez-vous ces cris, hourras de délivrance!
Ah! qu'il faudra de sang pour toast à la vengeance
Du léopard anglais un instant aux liens.

Quoi? sur le champ français l'assiégée elle-même
A, de ses flancs meurtris, par un effort suprême
Vomi tout un essaim de noires légions!
Mais bien qu'au loin déjà nos phalanges combattent,
Les Russes vainement sur nous-mêmes s'abattent:
Ils regagnent vaincus leurs sombres bastions.

La France en ce grand jour aux rives de Crimée
Renouvelle l'exploit du héros de Némée:
Ses deux bras, étouffant la rage du lion,
En léguent la dépouille aux pages de l'histoire:
Comme Hercule, elle doit pour prix de sa victoire
A ses armes fixer les destins d'Ilion.

Les Anglais cependant ont repris l'avantage.
Les tigres déchaînés assouvissent leur rage;
Ils s'élancent par bonds du haut de leurs remparts,
Et leurs masses compactes,

— Tel le torrent fougueux des sombres cataractes, —
Dans les rangs ennemis entrent de toutes parts.

Quelle lèvre dira ces scènes de carnage?
La grêle en nos guérets cause moins de ravage,
Et les noirs aquilons,
Qui des flots en courroux soulèvent les orages,
Sous le plomb des nuages,
N'ont rien vu de semblable aux liquides vallons.

Briarée aux cents bras, on voit de chaque armée,
Sous des flots épaissis de poudre et de fumée,
Les nombreux bataillons
S'unir, se séparer et se rejoindre encore :
Ainsi d'une forêt que la flamme dévore,
Les vastes tourbillons.

Ou plutôt, tel au sein de ces hautes prairies,
Le faucheur disparaît dans les gerbes fleuries,
Et d'un bras vigoureux,
Au tranchant de l'acier demandant une place,
Autour de lui bientôt se fraie un large espace :
Tels parurent alors nos soldats valeureux.

On a vu nos guerriers fidèles à leurs postes,
Sublimes holocaustes !
Magnanimes héros !
Jaloux de leur honneur plutôt que de leur vie,
Trépas digne d'envie !
Tomber enveloppés aux plis de leurs drapeaux !

D'autres, bravant la mort et ses voix frémissantes,
Des foudres mugissantes
Percent les gardiens, les ministres d'horreur;
Ou des bombes avides
Arrachent de leurs mains les mèches homicides,
Qu'ils jettent en risée aux pieds de la terreur.

Etendu sur la terre,
On vit un vétéran, victime de la guerre,
Sur ses moignons sanglants se relever soudain,
D'un ennemi nombreux à ses compagnons d'armes
Montrer les escadrons, jeter les cris d'alarmes,
Retomber, et mourir bénissant le destin.

Marathon ! Salamine !
Votre nom glorieux nous ravit, nous fascine,

Mais parmi vos guerriers,
De l'auguste victime
D'un trépas plus sublime,
Montrez-nous les lauriers !

Quoi ! des chefs ennemis les poitrines guerrières,
De ces bures grossières
Des plus humbles soldats,
Se sont fait une égide
Contre le fer rigide
De l'aveugle trépas !

Tandis que dans nos rangs, nos vaillants capitaines,
Lorsque Mars les convie à ses luttes hautaines,
Pleins d'une noble ardeur,
Etalant sur leurs cœurs ces étoiles des braves,
Se parent des cimiers et des nobles entraves
Qu'ils ont su mériter aux sentiers de l'honneur.

Que nos pères aussi, sur le champ des batailles,
Recherchaient envieux ces belles funérailles !
Les lâches en pâture étaient jetés aux loups,
Tandis que le sein nu, que des fleurs sur la tête,
Chaque brave, paré comme en un jour de fête,
Chantait en combattant, en mourant sous les coups.

Ils dédiaient leur glaive à l'auguste patrie,
Mais après le combat, d'une main attendrie
Chez eux ils recueillaient le blessé, le vaincu,
Et fermaient à regret leur porte hospitalière
Si quelqu'hôte égaré, de sa lance guerrière,
N'avait fait résonner la plainte sur l'écu.

Et l'on vit en ce jour les enfants des Tartares
De leurs lances barbares
Achever les mourants,
Et leur sauvage rire
Effrayer le sourire
Des braves expirants !

Quoi ! des guerriers pareils cueilleraient de la gloire
Les lauriers verdissants aux rives de l'histoire *?
Non, loin d'eux elle fuit aux pieds des dieux vengeurs,
Et, divine cliente,
Raconte suppliante
Ces sombres égorgeurs.

Vers la sanglante arène,
La victoire aussitôt, de la céleste plaine,
Sur son aile rapide accourt aux meurtriers :

* Voyez la note 1re à la fin de l'ouvrage.

Elle voit et s'indigne, et sa main souveraine
Jette dans la balance, encor trop incertaine,
Le glaive généreux de nos mâles guerriers.

Des rivages d'Alger les dompteurs intrépides,
De leurs armes rapides
Répandent l'épouvante aux rangs de l'ennemi,
Et comblent mille abîmes
De ces tristes victimes
Qui soudain à leurs voix d'épouvante ont frémi.

Tout meurt, ou tout s'enfuit sous le fer de nos braves,
De ces hordes esclaves
Que pousse la terreur
Bellone veut en vain ranimer la constance :
A la fuite s'élance
Le chef et le soldat et des fils d'empereur !

Valeureux compagnons, que ce troupeau sauvage
Massacrait désarmés en ses transports de rage,
Vos mânes sont vengés :
Ces cadavres sans tombe,
En immense hécatombe,
Proclament jusqu'aux cieux tous vos droits outragés,

. . . . . .

Déjà le vautour plane et le chacal dévore
Les Slaves qui hurlaient même avant que l'aurore
Eût ramené le jour :
Leur belliqueuse ardeur en leur sang vint s'éteindre,
Comme ces derniers feux que la nuit sait atteindre,
Au céleste séjour.

III

Quels sont ces mâts et ces antennes
Sortant à la face des eaux
Comme une frange de roseaux ?
De ces magnifiques carènes
L'onde aurait-elle en ses tombeaux
Englouti ces remparts mobiles,
Et, brisant ces flottantes villes,
Laissé ces rigides lambeaux ?

Non ; la peur, bonne conseillère,
A fait, par son bras tout-puissant,
Surgir cet obstacle récent,
Et plus loin l'escadre guerrière
Se cache à l'abri des mortiers :
La voile en ces anses profondes
Reste immobile sur les ondes,
Comme un lièvre dans les sentiers.

En vain, dans un noble délire,
Nous jetons le gant des combats,
Vers lui ne s'étend aucun bras.
De l'Océan, le vaste empire :
Aux Russes paraît interdit,
Même, des vainqueurs de Sinope,
On croit qu'un sanglant horoscope,
A signalé le front maudit.

Si le triomphe est impossible
Aux célèbres vaisseaux des Czars,
S'ils ont souillé leurs étendards
Devant le destin inflexible,
Les cieux de nos travaux jaloux,
Nous préparent une autre gloire
En nous réservant la victoire

Sur les ouragans en courroux.

—

L'astre du jour achevant sa carrière
Gagnait les Océans,
Majestueux, en orbes de lumière,

Quand, tout à coup, sur les gouffres béants,
Monte contre la brise
Un cône noir, au marcher des géants ;

Montant toujours, immense il se divise,
Plane sur l'horizon,
Du sud au nord étend son aile grise :

Elle recèle en sa large prison
Le souffle du nuage ;
Le ciel est pur sous l'immense blason.

Comme un coursier, l'on voit monter l'orage,
De ce milieu des mers
Où le soleil à son déclin s'engage.

Aux alentours, du sein des flots amers,

La brume du naufrage
Vient nous cerner, s'étendre dans les airs,

On voit aussi, du fond de la nuée
Qui soudain par les vents
De toutes parts aux cieux est refluée,

L'astre du jour, sous de larges écrans
Colorer la tempête
A l'aile en feu, présage des autans.

Du feu ! du sang ! partout il se reflète,
Sur les ponts, les haubans,
De tous côtés, sous les pieds, sur la tête.

La vague écume, immense rebondit
En cavale inquiète ;
La voûte s'ouvre et la foudre reluit.

—

L'Océan trouble son empire ;
Courage ! vaillants matelots,
Menez sur la crête des flots
Les flancs arrondis du navire ;

Veillez au salut des vaisseaux,
Et sous l'abîme qui s'entr'ouvre,
Que toujours le calme recouvre
Votre front hâlé par les eaux.

Courage ! resserrez les voiles ;
Comme au grand jour du branle-bas,
Montez sans crainte sur les mâts,
Ne laissez aux vents que ces toiles *,
Avant-courrières de vos pas ;
Alerte ! ô vaillants équipages
Du plus terrible des orages
Soutenez les rudes combats.

Que vos chants montent en prières !
Le savoir peut être en défaut,
Sous l'orage comme à l'assaut,
Implorez le dieu des tonnerres,
Lui seul est le maître du flot ;
Votre valeur peut être vaine :
Près de vous est le capitaine,
Mais le grand pilote est là-haut !

—

* V. note 2.

Cependant l'albatros dans le sein des nuages,
S'élève noble et fier en bravant ces orages
Où l'homme va périr !

Les espaces des mers, leurs vagues, leurs distances
Ne sont qu'un jeu pour ses ailes immenses,
Et l'homme y va périr !

Il plonge au sein de l'onde, y cherche sa pâture ;
Sur le flot il s'endort repu de nourriture,
Et l'homme y va périr !

Il se berce joyeux aux cris de la tempête,
Et reste insouciant où repose sa tête,
Où l'homme va périr !

—

Frémissez ! c'est la foudre et ses notes étranges,
C'est l'étoile craintive et venant, dans les franges
D'un nuage brisé, jeter quelques regards,
Et fuir toute tremblante au milieu des brouillards ;
C'est la lune, au fracas des sinistres présages,
Sortant de son palais de brume et de nuages,
Et soudain se couvrant des plis de son manteau ;

C'est le puissant combat de l'onde et du vaisseau,
La rage des autans qui sifflent aux cordages,
La sublime beauté des sinistres orages,
Vos sauvages accords, mugissements des flots,
La voix des commandants, les chants des matelots,
Et, les dominant tous, ces éclats de tonnerre,
Et l'appel alarmant des foudres de la guerre ;
C'est l'abîme sans fond des ondes en fureur,
Et des vents et des flots qui rugissent en chœur ;
C'est de mille marins peut-être l'agonie,
Des lutteurs du trépas c'est l'étrange harmonie ;
Ce sont de toutes parts, se disputant les airs,
Les autans, les clameurs et la vague des mers !

—

Quel horrible spectacle
A nos yeux est offert !...
Sur le gouffre entr'ouvert,
Sans appui, sans obstacle,
Regardez ces vaisseaux,
Frêles jouets des ondes,
Aux entrailles profondes
S'abîmer sous les eaux !
Il faut quelques victimes

Pour le salut de tous,
Les vagues en courroux
Nous réclament leurs dîmes !...

—

Et leur coque bondit comme un coursier fougueux ;
Sur les flots en courroux, aux sommets de leurs cîmes,
Légers comme l'écume, ils semblent dans les cieux
Se perdre et tout à coup se briser aux abîmes.

Ainsi vole la mousse, à son rocher natal
Enlevée, et, jouet du souffle des tempêtes :
Les courants et les flots au caprice brutal
La plongent à leurs pieds du plus haut de leurs faîtes.

Les mâts tremblent, pareils à de faibles roseaux ;
Frémissant tout entière au souffle de la brise,
La voile se déchire et livre ses lambeaux
Aux rafales du vent qui partout les divise.

Aux accords redoublés du terrible concert,
Un ais vient à se rompre, et la vague écumante
Se jette à gros bouillons dans le flanc entr'ouvert :
Cris, imprécations, angoisses, tout augmente.

Et la mort les entend ; triomphante elle accourt,
Elle vient bondissant près du sombre navire,
Sur le bord elle appuie un bras puissant et lourd,
Et l'on n'entend plus rien que son horrible rire !

—

L'holocauste est offert, et la fureur des flots
Se calme par dégrés sous le flanc des vaisseaux ;
Les vents n'excitent plus la liquide fournaise,
Et la vague longeant
Le pied de la falaise,
Roule sur les galets ses volutes d'argent.

CHANT TROISIÈME

—

LES FLÉAUX

SOMMAIRE

CHANT TROISIÈME

I

FAIBLES ET FORTS — APPEL AU CZAR — BULLETINS DES RUSSES

II

LA PESTE

III

LES ÉPREUVES — LES VOIX — L'HIVER

I.

Aux brûlantes arènes
De ces rives lointaines,
On a vu le taureau
Que la pique harcèle,
Franchissant le poteau
De l'enceinte cruelle,
Sur la foule en clameur
Exhaler sa fureur.

En ces luttes sanglantes,
Sous les cornes puissantes
Du vaillant animal,
On a vu des entrailles
Pendre sous le cheval
Echappé des batailles,
Et qui venait servir
A ce rude plaisir.

Quand la noble victime
Dans la lice s'anime,
De combien de bourreaux
Ses cornes redressées
N'ont creusé les tombeaux ?
Des poitrines percées
Sous les fiers aiguillons
Le sang coule à bouillons.

Les riches bandelettes
Qui flottent sur ses crêtes
Excitent son ardeur :
L'imprudent qui les touche
Recule de terreur ;
L'effroi ferme sa bouche,
Et sur son front glacé
Le trépas a passé.

Quand la mort le condamne,
Si quelque main profane
Arrache de son sein
Cet acier qui l'opprime,
Il se dresse soudain
Par un effort sublime,
Et son flanc outragé
Par lui-même est vengé.

Que de fois la victime
Vient ainsi dans l'abîme
Jeter son oppresseur ;
Que de fois la justice
Suscite un défenseur,
Qui bientôt dans la lice,
Brise le fer vendu
Du traître confondu !

—

Tels étaient mes pensers en songeant à la lutte,
A ces sanglants lauriers que le Croissant dispute
Aux frimas de Moscou.

Cet astre, disait-on, a perdu sa lumière,
A peine jette-t-il une lueur dernière :
C'est l'étincelle morte aux veines du caillou !

Et déjà le puissant sur le faible se jette ;
La chaîne qu'il lui faut est déjà toute prête.
Il s'approche, et soudain,
Ce sont ces mêmes fers qui maintenant le pressent;
Ces anneaux qu'il forgea c'est lui-même qu'ils blessent :
Leur entrave inflexible appesantit sa main.

Tel le noir habitant des plages africaines,
En voyant endormi sur ses griffes hautaines
Le terrible lion,
Prépare ses filets, en dispose la natte,
Quand le noble animal s'éveille, et sous sa patte,
Déjà tient le chasseur comme un frêle oisillon.

Toi, d'une nation le monarque et le prêtre,
En ton orgueil, hélas ! tu pensais que peut-être,
Le grand Dieu des combats,
Pour toi seul oublieux de ses lois éternelles,
Se prêterait lui-même aux trames criminelles
Qui d'un peuple innocent préparaient le trépas ?

Non, le Dieu des combats est Dieu de la justice,
Il peut, lorsqu'il lui plaît, armer en protectrice
La main d'un faible enfant,
Une femme jadis prit soin de sa vengeance,
La fronde de David a redit sa puissance,
Et Judith lève encore son glaive triomphant.

Exterminons ! dis-tu, cette race *infidèle*...
Mais, quel est le croyant, quel est le vrai *fidèle*
Aux regards du seigneur ?
D'un peuple décimé comble tous les abîmes,
De tes déserts glacés rappelle les victimes,
Et nous verrons si Dieu t'arme pour son vengeur !

Grâce de tes serments, de tes pleurs hypocrites,
A ton ambition signale des limites,
Et sous l'arc triomphal,
Bientôt la douce paix viendra daus ton empire
Tirer de l'esclavage un peuple qui soupire,
Abruti, malheureux, sous son joug de vassal.

. . . . . .

Hélas ! c'est vainement que ma voix le conseille,
L'écho de ses canons dans les camps se réveille...
Amis ! vaincre ou périr !

S'il vous faut succomber aux tristes destinées,
Inkerman et l'Alma, vos deux filles aînées,
Rediront votre gloire aux siècles à venir.

Mais pourquoi, près de vous, ces lugubres pensées?...
Soldats ! animons-nous à nos gloires passées !
Eh ! que craindrions-nous ?
L'ennemi nous redoute et la mort nous escorte :
Avancez, Africains, invincible cohorte !
Bellone en rugissant se jette à vos genoux !

Allez tous, ô soldats ! tous, héros magnanimes !
Retournez triomphants à vos luttes sublimes ;
Bientôt en vos foyers.
« — Il était, dira-t-on, des guerres de Crimée... » —
Comme on dit de ces preux qui, de la Grande Armée,
Sous leur âtre noirci, nous montrent les lauriers.

Oui, vos pères bientôt, vos sœurs, vos fiancées
Vous pressant en leurs bras, sous des larmes versées
Par l'orgueil et l'amour,
De palmes vont couvrir vos nobles cicatrices :
La Patrie à vos noms éprouve les délices
Dont palpite le sein qui vous donna le jour !

Dans sa fougue inquiète,
Vainement en tous lieux,
L'ennemi furieux
Sur nos glaives se jette ;
Nos glaives et nos bras
Font reculer ses pas.

Nuit et jour, en sa rage,
Ses remords ou sa peur,
Du rapide sapeur
Il veut combler l'ouvrage ;
Sa bravoure et sa chair
Cèdent à notre fer.

Dans ses mille défaites,
Par un nouveau savoir,
Il aime à se pourvoir
De bulletins de fêtes
Pour les triomphateurs
De ses contes menteurs :

» Le salpètre, le soufre
» Et notre bras puissant
» Ont réduit au néant,
» Rejeté dans le gouffre

» Ces..... » L'uuivers se rit
Du fastueux écrit.

La langue moscovite,
Même quand le destin
Est encore incertain,
Au papier parle vite :
On se souvient du char
Qui nous portait au czar.

O cité du parjure !
Le triomphe et la mort
Entre les mains du sort
Videront la gageure :
Qu'au moins tes faux récits
Attendent leur sursis !

II

Entre tous ces débris, ces herbages fétides
Et ces rochers témoins de luttes homicides,
Sur ce sol, arrosé par des fleuves sanglants,
Voyez, comble d'horreur ! ravages indicibles !
Sur nos vaillants soldats, invaincus, invincibles,
Les filles du trépas agiter leurs serpents.

Du rivage voisin, la fraîcheur de la brise
D'un souffle régulier en vain nous favorise,
Son haleine partout épanche le fléau ;
De corps et de débris sur la nature entière,
La peste étend partout son infecte litière
Et sa torche illumine un immense tombeau.

La plante sur sa tige abaisse sa corolle,
Meurt et sèche aux vapeurs du souffle qui l'immole,
L'herbe même partout, s'incline, se flétrit ;
Le lichen a blanchi les rochers et la terre :
Seule on voit du chardon la tige solitaire
Mouvoir ses tristes bras dont le toucher meurtrit.

Sur le frêle rameau dépouillé de verdure,
En vain le passereau recherche sa pâture ;
Le vermisseau, l'insecte est mort en son abri,
Et du fruit nourricier la pulpe desséchée
Reste seule au bourgeon de la branche penchée ;
Le ruisseau bienfaisant lui-même s'est tari.

Un triste chant redit de la chère couvée,
Par la soif, la famine et la mort éprouvée,
Les accents douloureux qui s'échappent du nid ;

Et voltigeant autour, d'une aile langoureuse,
On voit la mère, enfin, sur la couche moelleuse
Tomber : douleurs, amours tout pour elle finit.

Le coursier, qui jadis auprès de sa bannière,
Sur le champ des combats secouait sa crinière,
Dont le col vigoureux comme un arc se pliait,
Dont les nasaux jetaient la flamme et la fumée,
Quand, aux brillants éclairs d'une orbite enflammée,
A l'accent du clairon soudain il hennissait,

Triste, l'œil abattu, la tête languissante,
Sur les côteaux brûlés, de sa marche pesante
Fait maintenant gémir les échos du rocher,
A peine écoute-t-il la voix qui le rappelle;
Il fixe sur son maître une morne prunelle
Et roidit ses jarrets impuissants à marcher.

Enfin quand le soleil en ses routes brûlantes
A terminé son cours, que des ombres sanglantes
Partout aux environs mènent leurs pas errants,

Il semble que c'est l'heure où travaille le crime,
Et l'on entend au loin comme un cri de victime
Gémissant, étouffé par le bruit des torrents.

Hélas ! c'est un soldat, que les champs de bataille,
Maintes fois ont trouvé sous le plomb, la mitraille,
Impassible au trépas frappant à ses côtés,
Qui d'un feu dévorant étouffe en vain la plainte,
Et dont les bras, jadis instrument de la crainte,
Se crispent tour à tour par le mal agités.

Sa couche le retient. L'ardente maladie
Semble le dévorer aux feux d'un incendie;
Puis soudain il implore et l'art et les secours
Pour rendre au sang épais et figé dans ses veines
La vie et la chaleur. Mais bientôt de ses peines
Comme de ses exploits se terminent le cours !

Et ce sont des milliers de héros et de braves
Qui périssent ainsi sous les noires entraves
Dont la peste en ces lieux a rivé les anneaux :
Ces soldats, respectés par Bellone et Neptune,
Pêle-mêle entassés dans la fosse commune,
Vont aussi de Varna combler les grands tombeaux.

Multipliant ses soins, le prêtre, le lévite,
Au courage, au regret de toutes parts excite
Les malheureux atteints du terrible fléau,
Et de la Charité les compagnes intimes
Ont dévoué leur vie à ces tristes victimes
Qui bénissent du cœur les filles du Très-Haut!

Du Fils de Dieu fait chair, ô ministres sublimes,
Belzunce, Borrhomée, apôtres magnanimes,
Et toi, Vincent de Paul, illustre parmi tous,
Vos âmes dans les cieux ont tressailli d'ivresse ;
Sur vos pieux enfants, votre chant de liesse
Attirent du Seigneur les bienfaits les plus doux.

Quant au brave épargné par le fléau terrible,
Voyez-le, triste, morne et d'un pas insensible,
Inquiet, rechercher ses compagnons absents.
C'est peut-être un parent ou quelque ami d'enfance,
Un *pays*, mais toujours un frère de vaillance,
Qu'il voudrait consoler de ses vœux impuissants.

L'aspect de tant de maux sait arracher des larmes
A ses yeux aguerris, que les horreurs des armes
Ont trouvés tant de fois impassibles et fiers.

Il pleure... mais soudain son œil brille... quel charme
A séché sa paupière ? Ah ! c'est le cri d'alarme
Qu'au loin la sentinelle a jeté dans les airs.

Oublieux tout à coup des maux et de la vie,
Il vole à des combats que le malade envie ;
En lui serrant la main, sur l'honneur des drapeaux,
Il a fait le serment de venger son absence ;
Aux tournois de l'honneur il double sa présence
Et devant lui la gloire abaisse ses faisceaux.

Vainement la raison, triste philosophie,
Oublieuse du cœur dont l'accent vivifie,
Traite de vanité la gloire et ses appas,
Froidement la compare au flocon de fumée,
Qui de l'âtre s'échappe en onde parfumée,
Et se dissipe aux cieux qui ne le rendent pas !

Oui, la gloire est fumée et l'âme la contemple;
C'est l'encens qui s'élève et nous enivre au temple;
Aux pieds de la patrie, à son auguste autel,
C'est le divin parfum dont l'arôme sublime
Enfante ces héros à l'âme magnanime,
Dont le nom pour un peuple est un titre immortel.

Alexandre, César, Périclès, Aristide,
Annibal, malheureux et toujours intrépide,
Charlemagne, des Francs le plus noble fleuron,
Et les surpassant tous de sa haute coudée,
Telle la cime d'or par les neiges gardée,
Le héros demi-dieu nommé NAPOLÉON !

NAPOLÉON ! symbole et gloire de la France ;
Mâle divinité dont la couronne immense
De foudres et d'éclairs éblouit tous les yeux !
Du Jupiter antique il brandit le tonnerre,
Mais sur le monde entier répandit la lumière,
Comme le roi du jour à la voûte des cieux.

Sa grandeur épouvante et sa puissance écrase,
Sur nous il plane encor, et son génie embrase,
Enflamme tous les cœurs d'un souffle dévorant.
Du brave, la poitrine à sa voix vibre encore,
Le soldat, comme un dieu, comme un astre l'a dore,
Et même en son sommeil à lui songe en pleurant.

Quel poète français, quelle lyre sonore,
Ne s'échauffe aux rayons du divin météore,
A l'effluve embrasé de ce nom tout-puissant?...

D'un auguste neveu les travaux et la gloire,
Pourront seuls, aux parvis du temple de l'histoire,
Dresser le piedestal du sublime géant !

Soyez toujours constants, ô braves de Crimée,
Le mal qui vous dévore a, d'une noble armée
Où vos pères luttaient abattus et souffrants,
A Jaffa décimé des phalanges entières,
Plus que le bras fatal et les foudres guerrières
De ceux qui maintenant combattent dans vos rangs.

Vos pères néanmoins ont, sur les Pyramides,
Arboré ces drapeaux dont les aigles rapides,
Franchissant tout à coup les espaces, les mers,
Portèrent l'épouvante aux plaines d'Italie,
Et, guidant ces travaux que la gloire publie,
A leur approche ont vu trembler tout l'univers.

Ce n'est pas seulement aux sentiers de Bellone,
Qu'ils surent moissonner la palme et la couronne,
C'est aux déserts brûlants, aux frimas des hivers,
Sur les sommets glacés et les Alpes durcies,
Aux feux de l'Equateur, aux steppes des Russies,
Qu'ils ont eu ces lauriers frémissants dans les airs !

Allez, et montrez-vous dignes fils de tels pères,
Songez à leurs travaux et pesez vos misères,
Et, dussent contre vous s'armer les éléments,
Que le monde, attentif aux plaines de Crimée,
Y retrouve les fils de notre vieille armée :
Soutenez votre cœur et soyez toujours grands !

III

Qui de la divine Sagesse
Saura révéler les desseins,
Et soutenir en sa faiblesse
Le cœur débile des humains,

Lorsque les disgrâces horribles,
Aux plus héroïques projets,
Viennent s'opposer inflexibles,
Comme d'immuables décrets ;

Lorsque, fidèle à la Justice,
A l'appel sacré de l'honneur,
Un brave montre dans la lice
Son glaive sans tache et sans peur,

Et que d'une main meurtrière
Un traître, aux plus nobles des droits,
Vient abattre dans la poussière
Le héros, défenseur des lois ?

Tel aux plaines du vide
Erre un astre lointain ;
Ainsi l'homme sans guide
Autre que le destin,

Parcourrait sans retraite
Des sentiers inconnus,
Sans Dieu qui s'inquiète
Des crimes, des vertus !...

Non, la céleste Providence
Reste attentive à nos besoins,
Et sa sagesse nous dispense
Ses dons, ses bienfaits et ses soins.

Du juste elle tient la couronne :
Le front, aux sublimes lambeaux,
Atteste à la main qui la donne
Et ses combats et ses travaux.

Qui, du premier pas sut atteindre
De sa course le terme heureux ?
Quel poète put dire, et ceindre
La palme aux rameaux radieux ?

La souffrance avant la victoire,
Le creuset à l'or précieux,
Le sang aux pages de l'histoire,
Aux grands monts leurs cimes de feux !

—

De ces lointains pays où ma lyre s'anime
A vos nobles exploits,
Deux héros, évoqués de leur tombe sublime,
O braves Criméens ! d'un accord unanime,
Vous adressent leurs voix.

Comme un esprit planant aux abîmes de l'onde,
De l'un d'eux écoutez,

Recueillez en vos cœurs la parole féconde,
Celle qui tout à coup révéla tout un monde
Aux rois épouvantés ;

Qui prononçant soudain sa magique parole
Sur des flots lumineux,
Émut tous les regards de l'un à l'autre pôle,
Aux rayons éclatants de sa grande auréole
Et de pourpre et de feux.

Du second vibre aussi la voix étincelante,
Et de ses cris altiers,
Dans les rangs ennemis il jette l'épouvante;
Voici briller encor sa lance flamboyante,
Sur ses nobles sentiers;

Voici de son coursier la flottante crinière
Et les naseaux sanglants
Qui de flammes soudain inondaient leur carrière;
De ses rudes sabots il réduit en poussière
Les ennemis tremblants.

De Colomb, de Cortès, du devin, du Centaure,
Ecoutez les travaux;
Animez-vous aux feux dont la gloire s'honore,

Pour des exploits plus grands, plus sublimes encore,
Et pour de plus grands maux.

—

PREMIÈRE VOIX.

J'errai de royaume en royaume,
Et je vis frémir à ma voix
Des piliers, des marches de trône ;
Moi, qui leur donnais en aumône,
A ces grands, à ces rois,
Des fiefs, des terres, des couronnes,
De fou, de visions bouffonnes,
Longtemps on accueillit l'idée et le Génois.

DEUXIÈME VOIX.

Comme des rayons de tempête,
Fidèles à mes pas
Mes coursiers, mes soldats,
Pour la grande conquête,
O guerriers de l'Alma !
Bravant de sinistres orages
Soudain ont envahi les immenses rivages
De Montezuma.

PREMIÈRE VOIX.

Mes navires lancés aux vagues inconnues

Longtemps surent braver et les vents et les flots,
Mais, qui peut résister aux orages, aux nues
Qu'excitent tout à coup les cris des matelots ?

DEUXIÈME VOIX.

Mes carènes étaient une sûre retraite ;
Pourtant, la torche en main,
Je bravai la défaite,
Et ma flotte soudain
Eclaira le rivage aux feux de l'incendie :
La crainte, en ce grand jour, de ma troupe hardie
Comme un léger frisson sut émouvoir le sein.

PREMIÈRE VOIX.

Avant que leur tempête
Ne me force au retour,
Je leur offre ma tête
Et demande un seul jour !

DEUXIÈME VOIX.

La famine, la peste et son poison étrange,
La trahison, la mort ont décimé nos rangs :

De ma noble phalange
Les héros à mes pieds se roulaient expirants.

PREMIÈRE VOIX.

Une feuille voguant à la merci des ondes
Apaise des marins les colères profondes.

DEUXIÈME VOIX.

Une femme soutient et nos cœurs et nos bras,
Ramène la victoire infidèle à nos pas.

PREMIÈRE VOIX.

Et je vis devant moi les splendides rivages
De ces nouveaux pays;
Je reposai mon front aux savoureux ombrages
De ces mondes promis.

DEUXIÈME VOIX.

Bientôt un immense royaume
Reçoit notre joug et nos lois.

Montezume gémit, et ma main le détrône;
Le malheur et le glaive ont aboli ses droits.
Cet astre qui du monde
En sa route féconde
Eclaire les sentiers,
Proclama la fortune et l'or de nos guerriers.
Depuis aux célestes campagnes,
Avant qu'il ne pût luire aux confins des Espagnes
On dit que des siècles entiers
Fatiguèrent longtemps ses rapides coursiers.

—

La saison douloureuse
Des hivers, des torrents, des glaces, des frimas,
Veut oppresser aussi de sa main rigoureuse
Nos sublimes soldats.

Cette épreuve nouvelle,
Dont leurs pères jadis connurent les horreurs,
Pour atteindre une gloire à leur gloire jumelle,
Manquait à ces grands cœurs.

A leur propre génie
Ils devront demander leur unique secours :
La science inutile un instant est bannie
Pour de plus heureux jours.

La terre en ses entrailles
D'un abri plus certain offrira le secours :
Des tentes on a vu les légères murailles,
En ces rudes séjours,

Lorsque souffle la brise,
Livrer mille lambeaux aux rafales des vents,
Tel un frêle bateau quand son aile se brise
Aux sombres ouragans.

Les débris du rivage
Au feu procureront un rapide aliment ;
Bientôt l'âtre embrasé ranime le courage
Au subtil élément.

Mais quand, à la tranchée,
Des cieux la cataracte épanche ses torrents
Sur le brave qui veille, et la tête penchée
Songe à ses vieux parents,

A l'épouse chérie
Qui de son souvenir, le jour en travaillant,
Ou le soir au foyer, en son âme marrie
S'entretient en veillant;

Quand l'immense suaire,
Dont se couvre le sol des pays incléments,
Des neiges vient partout étendre sur la terre
Le linceul, les tourments;

Lorsque l'onde glacée
Au soldat vient offrir son obstacle glissant,
Que, succombant aux maux dont frémit la pensée,
Il tombe en gémissant.

Ah! quelle âme attendrie
Le viendra relever aux marges du chemin,
A ses maux...? Regardez, de la mère-patrie,
Voici la tendre main.

—

Combattants, préposés à l'honneur de nos armes,
Vos douloureux travaux
A tous les cœurs français ont arraché des larmes.

Pour soulager vos maux
S'ouvrent de toutes parts le grenier, la cassette,
Les écrins les plus beaux ;

Chaque main à l'envi dans l'urne sainte jette
Tous ses biens en monceaux,
Même ces faibles dons que le soldat regrette.

Voyez, voyez encor,
Au généreux appel d'une voix bien-aimée,
En immense trésor,

La France, au nom chéri des braves de Crimée,
Amoncelle son or :
La joie est revenue en notre noble armée !

. . . . . .

Sous mille accents divers,
De l'unanime offrande en vain la Renommée
Instruit tout l'univers,

De ces récits fameux rien n'étonne le monde ;
Il sait que le revers
Rendit toujours la France et fidèle, et féconde :

D'une nouvelle ardeur,
Quand elle entend aux cieux la tempête qui gronde,
S'enflamme son grand cœur !

CHANT QUATRIÈME

LE TZAR

SOMMAIRE

CHANT QUATRIÈME

I

INVOCATION — LE BOMBARDEMENT
RUMEURS

II

MORT DU TZAR

III

COMBATTANTS NOUVEAUX — DÉFENSE DES RUSSES
PRODIGES DES ALLIÉS

I

O muse des douleurs ! ô sensible élégie !
Tes lugubres tableaux,
Tes suprêmes accents, amère trilogie,
Surent-ils épuiser en leur triste magie
Le récit de nos maux ?

Pour nos braves est-il encor une souffrance
Aux tourments inconnus ?
Pour eux, tous les trésors des rives de la France,
Le printemps, son soleil, le bonheur, l'espérance,
Ne sont-ils pas venus ?

Que ta lyre sonore à la courbe d'ébène,
Ornement de nos deuils,
Demeure suspendue au cyprès, au troëne,
Aux longs rameaux du saule, à la branche qui traîne
Sur les pleurs des cercueils.

Et toi que le héros et la victoire adore,
Muse des chants guerriers,
Remonte de ton luth chaque fibre sonore ;
Sébastopol la forte est debout, vit encore
Fière dans ses foyers.

—

Sur ces mille créneaux, sombres et formidables,
Le bronze, jour et nuit, laves inabordables,
Fait pleuvoir mille feux ;
Le salpêtre les couvre au loin de ses nuages,
L'astre brûlant du jour, comme au sein des orages,
S'est voilé dans les cieux.

Ainsi l'on voit surgir des ondes tropicales,
Sous la voûte des cieux, les ailes colossales
Du terrible ouragan ;
De pourpre il se colore, et la cime magique

Aussitôt se reflète en figure tragique
Aux flots de l'Océan.

Tantôt on aperçoit les lignes embrasées,
Sillonnant l'horizon de leurs routes brisées,
S'étendre sur le flot;
Tantôt on voit l'éclair s'élever jusqu'aux faîtes
Des cieux, et tout à coup du sommet de leurs crêtes
Se plonger aussitôt.

Ainsi la foudre abat la nouvelle Gomorrhe;
Le soufre la noircit, la flamme la dévore;
Ses innombrables tours
Offrent de toutes parts de béantes crevasses,
Leurs débris écroulés sous de puissantes masses
Jonchent les alentours.

Ah! que sont devenus ces bois et ces campagnes,
Ces vignes, des coteaux agréables compagnes,
Et ces riants séjours?
De toi, Sébastopol, délices de Crimée,
Ils faisaient un Eden à la rive embaumée,
Aux splendides atours.

Ces villas, des étés les suaves retraites,
Ces châteaux, de l'amour, des banquets et des fêtes,

Convives luxueux,
Disparaissant, hélas ! au souffle de la guerre,
Montrent, des fondements qui les portaient naguère,
Les ossements honteux.

Leurs parois ont donné mille abris à nos braves,
Les ceps et les bosquets et leurs frêles enclaves
Ont réchauffé leurs mains,
Et la terre des clos, si grasse et si docile,
Offre à nos bataillons un bouclier facile
Contre des coups lointains.

Mars a banni Cérès et sa blonde couronne ;
Ses corbeilles en main, triste, on a vu Pomone
Fuir loin de ces remparts;
La vaillante Minerve et la fière Bellone
Vinrent, divinités que la mort environne,
Planter leurs étendards.

Et ces coteaux, jadis si chers et si propices
A la baie onctueuse, aux riantes prémices
Des thyrses verdoyants,
Au lieu des grands sillons d'une moisson hâtive,
Du panache incliné du pampre ou de l'olive
Aux sommets ondoyants,

Ces coteaux, labourés par le soc des batailles,
Ouvrent de tous côtés leurs sanglantes entrailles
Au-devant de nos pas,
Nous livrent ces chemins au sinueux passage
Et ces sentiers couverts, égides du carnage,
Abris de nos soldats.

Ces sillons, autrefois emblèmes des richesses
Qui prodiguaient au Slave, et leurs mâles largesses,
Et leurs dons printaniers,
Lui donnent maintenant, affreuse parodie,
La mort, le désespoir, et jettent l'incendie
En ses propres greniers.

On voit aux alentours des fanons et des tentes,
Des lances, des drapeaux et les têtes flottantes
De ces hautes moissons ;
Partout vient onduler l'épi des baïonnettes,
Et l'on entend au loin les sonores trompettes
Et le bruit des caissons.

Par l'écho répétés à la rive voisine,
Ecoutez ces concerts dont la voix nous fascine,
Entendez les clairons;
Ils excitent l'ardeur des phalanges guerrières;

Ils ont, pour seconder leurs fanfares altières,
La basse des canons.

Ce n'est plus l'esclavage, ô fils de la Tauride,
Réunissant ici la phalange rigide
De la servilité ;
C'est, brandissant en main le drapeau des alarmes,
Et vous invoquant tous par son sang et ses larmes,
L'auguste Liberté !

A ses nobles autels empressez-vous ensemble ;
Que la haine du joug en masse vous rassemble !
Entre vos mains forcez
Ces fers déjà rongés, ces liens, ces entraves ;
Vos mères dans leurs bras portèrent des esclaves :
Hommes, apparaissez !

Réduisez en monceaux, en informe poussière,
En décombres noircis cette ville si fière
De ses mille remparts ;
Sur ces lieux, gardiens de votre servitude,
L'orfraie et le corbeau vont dans la solitude
Jeter leurs yeux hagards.

Que ces nombreux vaisseaux, messagers de servage,
Que ces flottes, jadis effroi de ce rivage,

S'ouvrent aux flots amers ;
Que l'aigle moscovite, impuissant en sa tâche,
Par la guerre surpris au port de la relâche,
Disparaisse des mers.

De vos dominateurs, la foudre des batailles
A déjà ravagé les pénibles entrailles
Et les fiers bataillons ;
Que de cadavres chauds, dépouilles dégoûtantes,
De membres, de débris, et de chairs palpitantes
Pourris dans les sillons !

Ces remparts de granit, que nos foudres de guerre,
Aux pieds de Bomarsund, ont essayés naguère
Sous leurs coups incessants,
Sont en vain relevés par des enfants, des femmes ;
Ils étendront bientôt, calcinés par les flammes,
Leurs débris impuissants.

Alerte ! joignez-vous à notre aigle propice,
Venez ceindre vos reins pour le grand sacrifice
Et combattre avec nous.
En spectateur ému le monde vous regarde ;
Des peuples alliés la noble sauvegarde

S'étendra jusqu'à vous.

. . . . . .

—

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . , ...

Mais soudain de la Renommée
Quelles sont ces grandes rumeurs ?
Est-ce, des rives de Crimée,
Une voix qui s'élève et jette ces clameurs ?

Ah ! nos guerriers heureux !... que dis-je ?
Rappelons-nous la noble erreur,
Les fêtes qui du grand prodige
De l'univers entier firent battre le cœur.

Comment ?... de nouvelles disgrâces,
Des fléaux, de sanglants trépas
Auraient jeté dans les espaces
Les aigles des drapeaux, les cris de nos soldats ?

Seraient-ce des trèves honteuses,
Et le lâche écho de leurs voix,
Qui de leurs promesses menteuses,
Viendraient de nos guerriers suspendre les exploits ?

Non ! non! préposé par la France
A son honneur, à ses foyers,
Son Guide, sa noble espérance,
Sait qu'il est à son nom de fidèles lauriers.

Il sait que toujours la victoire,
Cette fille de nos guerriers,
Des grandes palmes de l'histoire
Sait orner notre glaive et nos vieux boucliers.

. . . . . .

Ecoutez... s'empresse hâtive
La voix du lointain Orient ;
Prêtez une oreille attentive
Et calmez les soucis d'un cœur impatient.

II

« O toi ! que je plaçai sur toute la Russie,
» Monarque insensé,
» Qui du monde rêvais à la suprématie,
» Le sable de tes jours au sablier passé
» Signale ton heure...

» Voici l'instant suprême où l'homme enfin demeure
» Seul avec ses bienfaits, ses gloires, ses vertus,
» Ou ses crimes, sa honte et les biens qu'il n'a plus.

» Au pied de mon trône
» Arrive potentat, comparais empereur!
» L'obscur laboureur
» Me doit de chaque grain le semage ou l'aumône,
» Toi raconte ta vie et ton vaste royaume.

» J'écoute... mais ton cœur est réduit aux abois!
» Eh bien je te dirai tes jours et tes exploits.

» Ma munificence
» Remit en tes mains
» La toute-puissance
» Possible aux humains,
» Et non content d'être
» Au-dessus des rois,
» Tu venais en prêtre
» Elever la voix.

» Ce que la naissance
» T'avait refusé,
» Ma magnificence
» Te l'a dispensé :
» Tu promis de faire

» L'heur de tes sujets,
» D'en être le père
» Aux nobles bienfaits ;

» Tu devais en gage,
» Briser de ta main
» Le sceau du servage,
» Cachet inhumain ;
» Tu devais au temple
» Inscrire mes lois,
» Et donner l'exemple
» Du plus saint des droits...

» Promesse fragile
» D'un cœur mensonger,
» De lèvres d'argile
» Dire passager !
» La voix de l'impie
» Est un long serment
» Que sa lèvre épie,
» Que son cœur dément.

» Ton peuple attend l'heure
» Du jour fortuné ;
» Chaque mère pleure

» Sur son nouveau-né!
» L'esclave demeure
» Au joug, y grandit,
» Jusqu'à ce qu'il meure
» Sa voix te maudit.

» Chez toi l'injustice
» De chaque action
» Guide le caprice;
» Ton ambition
» N'a point de limites;
» Sombre usurpateur,
» Toujours tu profites,
» Au guet du malheur.

» En vain de ton règne,
» Prolongeant le cours,
» Ma clémence daigne
» Y joindre des jours;
» Ces jours où tes pères
» N'ont su parvenir,
» Les crimes prospères
» Les viennent finir.

» Car ta main perfide
» Espérait encor

» D'un cœur homicide
» Diriger l'essor,
» De mille provinces,
» Vol impérial,
» Ravir à leurs princes
» Le sceptre royal.

» Mais la sœur aînée
» De mes nations,
» La prédestinée
» De mes régions,
» Ce jour-là, fidèle
» Au noble mandat,
» Se lève et t'appelle
» Au champ du combat.

» Ta main téméraire
» Ne peut reculer,
» Et l'inique guerre
» Bientôt voit crouler,
» Ces fortes murailles
» Dont les bastions
» Du sang des batailles
» Rougissent leurs fronts.,

» Dois-je à tant de crimes,
» Effroi des humains,

» A tant de victimes,
» Opposer les mains?
» Sur ma providence,
» Monarque insensé,
» Ton cœur en démence
» S'est trop abusé.

» Laisse ta couronne
» Aux mains de tes fils :
» Si leur cœur me donne
» Ce que tu promis,
» Je pourrai peut-être,
» Pardonnant un jour,
» Te faire connaître
» Mon divin séjour.

. . . . . .

» Quant à vous, dispersés à la face du monde,
» Peuples, n'oubliez pas que sur tout l'univers,
» Ma providence sait, attentive et féconde,
» Atteindre tôt ou tard le crime et le pervers! »

III

Mais le défi sanglant aux rencontres mortelles
Continuait toujours ;
Le trépas du moteur de ces grandes querelles
N'en suspendit le cours.

Dix mille bataillons se pressent sur les traces
Des bataillons perdus ;
Ils s'élancent serrés pour venger les disgrâces
De ceux qui ne sont plus.

Si la France convie aux sanglantes carrières
Les peuples oubliés,
Elle aperçoit bientôt, sous ses flammes guerrières,
De nouveaux alliés.

Lorsque vers les combats et les plaines sanglantes,
On les revit encor
Nos aigles valeureux, sur leurs ailes brûlantes
Reprendre leur essor;

Que leurs ailes montaient, fortes et confiantes,
En reprenant leur vol;
Que leurs serres parfois venaient impatientes
Se crisper sur le sol;

Leur accent belliqueux soudain, à leur passage
Embrasa tous les cœurs,
Et le monde comprit le magique présage
Des gloires, des honneurs.

Auprès de nous, un peuple à la mâle poitrine
Est venu se ranger,

Il partage en héros, de la grande héroïne
La gloire et le danger.

—

Aux plages africaines,
Quand un lion surpris,
De morts et de débris
Au loin jonche l'arène,
Il jette en rugissant
Son regard menaçant.

L'ennemi le harcèle ;
Les coups de la douleur
Enflamment son ardeur
D'une rage nouvelle,
Et de nouveaux trépas
Ensanglantent ses pas.

Les cris et le carnage
Aux accords enivrants,
Les ruisseaux altérants
Surexcitent sa rage :
De lugubres remparts
Montent de toutes parts.

Mais, hélas, de la fuite
Ils ferment les sentiers!
Et ses regards altiers
Embrassent la limite
Où, bientôt aux abois,
En leurs cercles étroits,

Ses forces, son courage
Abattus, épuisés,
De ses membres brisés
Aux assauts du carnage,
Livreront au vainqueur
La dépouille et l'honneur.

. . . . . .

Ainsi, dans ses murailles,
La Chersonèse-d'Or
Voit se défendre encor,
Après tant de batailles,
La puissante cité
Du Sarmate indompté.

—

Et les chasseurs ardents, sur ces traces sanglantes,

Excitent, empressés, ses chutes palpitantes
En ses sombres remparts;
Et leurs membres. — Ainsi la paille desséchée,
Ou la mousse des troncs par les vents arrachée,—
Gisent de toutes parts.

Mais les vaillants piqueurs se succèdent sans cesse,
Et leur troupe bientôt, phalange vengeresse,
Cerne en ses alentours
La cité jusqu'alors invaincue, invincible,
La lionne des czars, au courroux indicible,
Aux lugubres atours.

De la fière Albion que la pourpre environne,
Comme un fleuve de sang voyez chaque colonne
Aux méandres nombreux,
Du centre resserrer les courbes parallèles,
Impassible, roidir ses étreintes mortelles
De glaives et de feux.

A sa droite empressés, les braves d'Illistrie
Sont venus recueillir, pour eux déjà fleurie ;
La palme des héros ;

Le cimeterre en main, et la tête sanglante,
Ils pressent l'ennemie, épuisée, haletante,
Sur le bord des tombeaux.

Vers le sud, écoutez les soldats de la France,
La gaîté de leurs chants, le cri de leur vaillance ;
De ces noirs bataillons
Voyez tantôt la course ardente, impétueuse,
Ou la trace aplanie, active, tortueuse,
Glissant dans les sillons.

On dirait, bondissante, une sombre panthère,
Et son pas dévorant la face de la terre,
Et ses regards altiers ;
On dirait, attentif sous l'ombre et le mystère,
Le boa se glissant, nombreux ou solitaire,
Dans l'herbe des sentiers.

Du brave Piémont auprès de nous se range
Le mâle bataillon, la récente phalange ;
Voici les bras ardents
De la hache marine, avide auxiliaire ;
Entendez-vous hennir en la noble carrière
Le coursier des soudans ?

Mais parmi ces lutteurs des sanglantes batailles,
Parmi les combattants rangés sous ces murailles
Ces bastions nouveaux,
En tête vous marchez, ô braves de l'Afrique !
Et le monde, attentif vers l'arène tragique,
Contemple vos travaux.

Lorsqu'éclatant jadis à nos mornes frontières,
Hélas ! la foudre vint de nos aigles altières
Abattre les séjours ;
Oui, ce fut parmi vous, à l'abri de vos armes,
Que la gloire accourut, amante des alarmes,
Vivre encor de beaux jours.

Et bientôt cette épouse aux fécondes entrailles,
Fidèle au compromis des grandes fiançailles,
Enfanta des héros,
Et leur donnant le jour, elle promit encore,
Sur la couche sanglante où le brave l'adore,
D'autres enfants égaux.

Ils savent, nos soldats, que leurs vertus guerrières
Ne sauraient, telle on voit l'herbe des cimetières,

Mourir sur leurs tombeaux ;
Que d'un sang généreux les gouttes immortelles,
Sur la tombe soudain, des palmes éternelles
Engendrent les rameaux.

Que ces faits, ces exploits où la gloire commande,
Des grands cieux de l'histoire, indicibles légendes,
Sont le brillant poussier,
Le chemin lumineux tout émaillé d'étoiles,
Et dont rien ne saurait ternir les grandes toiles
A l'immense sentier...

Au rivage, écoutez : la mer qui les escorte,
Contre les bastions elle-même transporte
Nos carènes de feux ;
Les remparts tout-puissants gardiens de ces ondes,
S'engloutissent déjà sous les antres profondes
Des flots tumultueux.

Vainement ces canons dressés sur le rivage
Sur les flots épanchaient la flamme et le carnage ;
Ecoutez-les rouler
Sur les talus branlants des fières citadelles,
Le flot les recevoir en ses ondes fidèles
Où tout vint s'écrouler.

Des vaisseaux ennemis terribles au Bosphore,
La bombe en éclatant, foudroyant météore,
Est la perdition;
Ces navires si fiers qui, le sein dans les ondes,
Qui l'aile vers les cieux, espéraient sur les mondes,
Sur chaque nation,

Dicter en souverains leurs lois ou leur caprice,
Et, bravant impunis les droits et la justice,
Amasser nos trésors,
Aux lugubres clartés de leurs flammes roulantes,
Eclairent maintenant leurs campagnes sanglantes
Et leurs funestes bords.

Et l'aigle moscovite aux vents de la tempête
Tremblant, demi-vaincu, déjà courbe la tête,
La victoire le fuit,
A son triste destin l'Europe le délaisse;
Voici des dieux vengeurs le glaive qui s'abaisse
Et la foudre qui luit.

. . . . . .

En avant, ô soldats des vaillantes armées !
Phalanges de héros à vaincre accoutumées
Redoublez vos exploits !
Et vous, de ces guerriers commandants magnanimes,
O chefs ! souvenez-vous que nos aigles sublimes
Ont enfanté des rois !

Sous un noir ouragan de plomb et de mitraille,
Franchissez les crénaux de la sombre muraille,
Hâtez-vous, il le faut !
Pélissier ! que ton glaive à la brèche les mène,
Leurs cris ont réclamé la lutte surhumaine :
En avant ! à l'assaut !

CHANT CINQUIÈME

MALAKOFF

SOMMAIRE

CHANT CINQUIÈME

I

MALAKOFF. — UNE MESSE AU CAMP. — SONGE DE L'ARMÉE

II

HOLOCAUSTES ET MUTILÉS

III

LES PRÉSAGES. — PRÆLIA ET CIRCENSES. — LES RUINES.

I

Arrêtez, ô soldats !... modérez ce courage !...
Magnan ! à l'horizon, l'étoile du carnage
Sur le dôme du camp ne brille pas encor ;
Retiens et leur ardeur et leur bouillant essor !...
Hélas ! qui des lions excite la furie ?
O jour ! ô triste jour de la grande tuerie !
A la tête de tous, Magnan, le noble cœur,
Tombe ; sa belle mort a vengé son erreur.
A son rang aussitôt de Failly le remplace,
Et son coursier se cabre à la sanglante trace.

Tel un vent furieux emporte dans son cours
Tous les épis pressés en nos riches labours,
Ou plutôt, d'un torrent telle la nappe immense,
Comme un glaive bruni, de l'horizon s'élance,
Et courbe les forêts sous ses larges bouillons :
Ainsi sont balayés nos vaillants bataillons !
Hâtez-vous ! accourez, ô soldats de la garde,
L'Europe, l'univers, en ces lieux vous regarde ;
Ralliez ces débris aux traces de vos pas :
La France sait mourir, mais elle ne fuit pas !
Vers le centre, Brunet, par un retard étrange,
N'est pas encor venu, ni sa mâle phalange...
Le voici !... Mais, hélas ! une balle l'immole :
De son fatal retard ce trépas le console ;
En tombant, il expire aux plis de son drapeau,
Qu'un boulet a haché comme un frêle oripeau.
Soldats ! en votre camp, loin de ces lieux funestes,
Vous saurez déposer tous ces glorieux restes.
D'Angely, Mellinet, d'Autemarre, Villers,
En avant !... Soutenez nos soldats mitraillés !
Ah ! notre aigle vainqueur sur la noire redoute...
Mais hélas ! Albion a failli sur sa route !...
Sa retraite permet aux farouches vainqueurs
De tourner sur nous seuls leurs bronzes destructeurs ;
De mitraille, de plomb mille horribles tempêtes,
Comme une trombe ardente éclatent sur nos têtes,

Et malgré notre bras, nos succès, nos serments,
En nos lignes on voit rentrer nos régiments !

Vous n'êtes point vaincus, soldats, votre courage
Aux fastes de ce jour a bien rempli sa page,
Le chasseur quelquefois retourne sans butin,
Mais la proie en ses lacs tombe un autre matin.
Courage ! à Malakoff nous reviendrons encore,
Le seuil en est connu : comme un grand météore,
Vous verrez sur ces murs flotter votre étendard
Et votre glaive alors brisera ce rempart.

Quant à toi, Pélissier, la France te rend grâce !
N'avoir pas triomphé n'est point une disgrâce.
Va, relève ton cœur, porte haut tes fleurons,
Poètes ou guerriers nous te célébrerons.
Il nous fallait aller sur la fière redoute,
Au péril de nos jours en mesurer la voûte,
Il nous fallait sonder et calculer de l'œil
Ces fossés, leurs contours, leurs marches et leur seuil :
Au coursier généreux, même avant la carrière,
Ainsi l'on doit montrer la hautaine barrière.
Le triomphe bientôt proclamera ton nom
Sous l'écho prolongé du glorieux canon,

Et contre les vaincus, jusqu'en leur incendie,
Même tu poursuivras ta mâle tragédie,
Jusqu'à ce que la paix aux tentes du repos
Vienne bercer enfin nos fils et nos drapeaux.

—

Du maître tout-puissant implorez l'assistance,
Entre la mort et vous il n'est plus de distance :
Ce matin, un ami ; ce soir, peut-être... vous !
Pour la France, soldats, demandez la victoire,
Pour vous, la volonté du Dieu de toute gloire :
Pour le soldat chrétien que le trépas est doux !

Que vos tambours et que vos armes
En colonnades, en faisceaux,
Se dressent sur le champ d'alarmes,
Pour un autel sur ces coteaux.

Le brave sait combattre et mourir à la guerre,
Mais souvent il regrette ou ses fils, ou sa mère.
Le chrétien porte aussi sa famille en son cœur,
Sur le champ du combat, il sait que s'il succombe,
Un jour il pourra voir, au delà de la tombe,
Les siens, et leur donner ses palmes de vainqueur.

De nos guerriers voici le temple :
A ces hommes audacieux
Il faut, lorsque Dieu les contemple,
La grande coupole des cieux.

O vous, que ni le feu ni le glaive n'arrête,
Devant un homme seul inclinez votre tête;
Cet homme, c'est un prêtre, et, par ce prêtre, Dieu
Va de nouveau pour vous descendre sur la terre;
Chrétiens, recueillez-vous pour le divin mystère...
A genoux, ô guerriers ! le Christ est en ce lieu !

Fanfares militaires,
Élevez vos accents;
Et vous, grondeurs austères,
Tambours, battez aux champs !

Voici le Saint des Saints, le Dieu puissant et juste;
Il vous a convoqués pour une cause auguste,
Et maintenant vers vous lui-même redescend;
De ses preux chevaliers il inspecte les armes,
Les bénit et partout vient consoler les larmes :
Par lui-même il a su ce que coûte le sang !

A vos côtés, de la bataille
Les voix ont résonné soudain;
Parmi les bombes, la mitraille,
Achevez l'office divin.

Levez-vous maintenant, ô guerriers intrépides!
Qui saurait résister à vos armes rapides?
Le courage, la foi, Dieu même vous conduit.
Retournez au triomphe: ou le ciel, ou la France
Viendront vous décerner le prix de la vaillance!.....
Le carnage déjà comme un torrent bruit.

—

Mais ce n'est pas encor de la rude partie
Ces coups où la fortune annonce les vainqueurs:
Des Russes inquiets l'incessante sortie
Espère fatiguer nos travaux et nos cœurs;

Car ils ont oublié que nos rudes phalanges,
Avant que de venir de leurs puissantes mains,
Comme une grappe mûre aux prochaines vendanges,
Étreindre en leurs pressoirs ces récoltes d'humains;

Avant que de fouler la terrre Chersonèse,
D'y braver les fléaux, l'homme et les éléments,
Avaient trempé leur âme en l'ardente fournaise
De la terre d'Afrique aux noirs enfantements ;

Avaient déjà dompté, jusqu'alors indomptables,
Les enfants du désert à la face d'airain,
Les avaient vus un jour, centaures redoutables,
Courber leur front superbe et mordre notre frein ;

Car ils ont oublié que les ondes du Tibre,
De nos guerriers, hier, murmuraient les exploits ;
De ses vieux souvenirs en éveillant la fibre,
Rome avait reconnu Brennus et ses Gaulois.

Ils ignorent aussi, qu'hier, au Capitole,
Vainqueurs, se reposant sous l'ombre du sommeil,
Nos guerriers tout à coup virent une auréole
En leur nuit éclairer un songe sans pareil.

Tels au rivage on voit onduler de la houle
La mouvante surface et les replis altiers,
Tel ils voyaient alors, incomparable foule,
Un peuple se presser aux splendides sentiers.

On célébrait les dieux et les vainqueurs des Scythes,
Et César, au-devant des mâles légions,
Lui-même s'avançait : de récents plébiscites
Informaient de ce jour toutes les régions.

Comme un riche tapis, la route triomphale
Avait jonché de fleurs les pas de ces guerriers,
On entendait vibrer le clairon, la cymbale,
Les armes et les fronts se couvraient de lauriers.

Et César harangua ses vieux légionnaires :
De l'auguste patrie ils avaient mérité,
Mais sa voix regrettait que les dieux sanguinaires,
Pour ce nouveau triomphe eussent tant accepté.

Cet empereur si grand, si calme dans sa gloire,
Rappelait Romulus, le Jupiter Stator ;
Un peuple frénétique en ses chants de victoire
A l'envi s'écriait : *Vivat Imperator !*

Mais ces ovations, en leur magnificence,
Ne pouvaient du héros troubler la majesté;
C'était tout à la fois la paix et la puissance,
C'était l'âme et le cœur en leur sérénité.

C'est qu'au jour du péril, sauveur de la patrie,
Il avait relevé les aigles, les autels,
Vainqueur de la discorde, implacable furie,
Il avait mérité des lauriers éternels.

Transportée au Forum, la colonne trajane
A ses pieds contemplait tous ces triomphateurs.
Ils passaient. Des reliefs la splendide liane
Frémissait en voyant les aigles, les licteurs.

Les blessés s'avançaient en tête des phalanges,
Et l'on pleurait à voir, restes victorieux,
Ces vêtements rompus et ces sanglantes langes
Dont les plis embrassaient des membres glorieux.

Des aigles en lambeaux et des hampes d'enseignes,
Par Bellone et Neptune, abattus, mutilés,
S'élevaient de leurs rangs; on aurait dit le règne
De ruines gardant des débris nivelés.

Comme de chaque strophe une ode martiale
Déroule aux pieds des dieux sa marche et ses accents;
Ainsi devant César l'armée impériale
Montrait par légions ses guerriers et ses chants.

Partout l'enthousiasme en frisson électrique
Enivrait cette foule et sa puissante voix;
Du général, venu de la rive Tauride,
Des larmes et des fleurs redisaient les exploits.

L'agile fantassin suivait dans cette fête
Le pas discipliné des mâles vétérans ;
Comme pour le combat, en relevant la tête,
Chacun des généraux marchait aux premiers rangs.

Derrière ces guerriers, ni vaincus, ni victimes
Des pompes de ce jour ne ternissaient l'éclat ;
Ce peuple, dès longtemps, hommage légitime,
Du Christ avait compris le noble apostolat.

Oui, c'était dans sa gloire, immense, grandiose,
Un peuple de chrétiens recevant ses guerriers ;
C'était, de ces soldats, la sainte apothéose,
Leur fête, leur retour aux repos des foyers.

Rome avait déjà vu les puissants de la terre
Visiter ses palais, ses temples, sa grandeur ;
Et pour fêter ces rois, la fille de la guerre,
Apparut à leurs yeux en toute sa splendeur ;

Cette reine pourtant était plus belle encore,
En ce jour glorieux où son bras et son cœur
S'ouvraient pour accueillir des rives du Bosphore
Ces fils qu'elle couvrait de son baiser vainqueur.

. . . . . ,

Aussi nos preux soldats, accueillant le présage
De ce songe divin que l'aurore ferma,
S'élançant tout à coup vers le lointain rivage,
Sous ces murs ont planté leurs drapeaux de l'Alma

II

Tout entière assemblée aux rives de l'Aulide,
La Grèce vainement, sur la plaine limpide,
Implorait le concours et des vents et des Dieux ;
Les augures propices
Refusaient leurs auspices :
On eût dit que dormaient et les mers et les cieux.

Et Calchas se leva : « Pour la grande conquête,
» Peuples, il faut, dit-il, immoler une tête ;
» De ces ondes, il faut que le sang généreux
» D'une noble victime
» Vienne émouvoir l'abîme
» Dont le calme fatigue et nos bras et nos vœux. »

Et, sur l'autel, orné comme pour une fête,
La tendre Iphigénie au coutelas se prête,
Le sang coule, et soudain, sur le flot rugissant,
On voit chaque carène,
Au souffle qui l'entraîne,
Comme un monstre marin, voguer en bondissant...

Et comme à ces guerriers de l'antique Hellénie,
La gloire nous demande, irascible génie,
De nos chefs les plus grands, trinitaire union,
Le triple sacrifice,
Pour se rendre propice
Et nous livrer enfin la moderne Ilion.

De ce sanglant tribut la France la première
En Saint-Arnaud paya son offrande guerrière ;
Marmora, de son frère a dû fermer les yeux,
Et la triste Angleterre
Du cyprès militaire
Déjà couvre Raglan auprès de ses aïeux.

Il semble qu'aux grands noms, implacable, funeste,
Contre eux, en son orgueil, la mort vient et proteste :
Tel au banquet des dieux un convive oublié

Apparaît, et pour toaste
Demande un holocauste
Pour calmer le courroux du réconcilié,

Que son orgueil au moins de ces sublimes tombes...
Mais non ! c'est par milliers d'immenses hécatombes
Qu'il faut à sa fureur immoler nos soldats !
En nos mâles phalanges
Que de vides étranges,
D'Arnaud jusqu'à Raglan ont ralenti nos pas !

Ainsi, dans ces pays, cette rive indienne,
Des rites d'autrefois austère gardienne,
Quand les grandes tribus enterrent leurs guerriers,
De nombreuses victimes,
Meurtres illégitimes,
Arrosent de leur sang les funèbres lauriers.

Qu'êtes-vous devenus, ô vous que notre bouche,
En ces pays lointains où le soleil se couche,
Orgueilleuse vantait aux peuples étrangers ?
O vaillante pléiade,
C'est toute une iliade
Qu'il faudrait pour chanter vos travaux, vos dangers

Vos noms, c'est par milliers qu'il nous faudrait les dire :
Depuis l'humble soldat, qui pour la France expire,
En bénissant le ciel de son noble trépas,
Jusqu'aux noms historiques
De nos gloires antiques,
Vous avez péri tous en illustrant vos pas!

Les uns ont succombé sous le vent des mitrailles;
D'autres ont de la peste, en leurs nobles entrailles,
Loin du camp ennemi reçu le coup fatal;
Mais vos mânes sublimes
De titres magnanimes,
Ont décoré la France et son char triomphal.

O vous, qui regrettiez la foudre des batailles,
Quand la peste éclairait vos tristes funérailles,
Soldats, adoucissez vos regrets et vos pleurs :
D'une douleur égale
La France martiale,
Verse sur vos tombeaux ses larmes et ses fleurs !

. . . . . .

Pour écrire les faits d'une longue épopée,
Il faut, hélas ! il faut que la plume trempée
S'abreuve maintes fois en un sang toujours chaud :
Les pages des rhapsodes,
Aux mâles épisodes,
Distillent... on dirait des tables d'échafaud !

—

Quels sont ces longs convois qui serpentent la plaine ?
Des nombreux conducteurs la marche est incertaine,
Et des cris de douleurs
Sur les mobiles traces
Emeuvent les espaces,
Les rochers et les cœurs.

Ce sont les mutilés des luttes intrépides,
Nos glorieux débris, nos récents invalides:
Ils ont vu sans frémir
Leurs membres pièce à pièce
Tomber, mais leur ivresse
Déjà semble s'enfuir.

C'est qu'ils n'ont plus du camp le soutien énergique :
Près de leurs compagnons, leur courage magique
Enfantait des vengeurs
Qui soudain aux redoutes,
Sur les sanglantes routes,
Se jetaient en vainqueurs.

Ils sont seuls maintenant, seuls avec leur souffrance,
Malades, soupirants, ils regagnent la France ;
Permettez ces clameurs :
L'angoisse, la détresse
Entre ses mains oppresse
Nos terribles jouteurs.

Un jour, c'était au jour de la grande épopée,
Le vainqueur des vainqueurs avait, sous son épée
Au rapide pommeau,
Broyé l'aigle d'Autriche,
Ainsi se prête riche
Une gerbe au fléau.

Les ennemis tombés dans la lutte cruelle,
Tout partout où la voix de la souffrance appelle,
Se glanaient aux brancards :

C'était de leurs phalanges
Les restes, des mélanges
D'hommes et d'étendards.

Soudain à leur aspect le héros se découvre,
Son cœur pour les vaincus se dilate et s'entrouvre :
« Honneur ! dit-il, honneur !
» Aux guerriers dont la France
» Eprouva la vaillance
» En ce jour de labeur ; »

Si pour nos ennemis il est de ces paroles,
O France ! pour tes fils, lorsque tu les consoles,
Quel sera ton accent ?
Comme une tendre mère,
Ton âme tout entière
Pleure leur noble sang.

Au-devant de leurs pas, en amante, tu jettes
Les perles, les bijoux et l'or de tes cassettes ;
Un splendide palais
Pour eux ouvre ses portes;
Toi-même les escortes
Dans l'asile de paix.

Sur le champ des combats, et ta fille et ton prêtre
Savaient, en cette tente où la douleur pénètre,
Auprès d'elle venir,
Et de leurs mains divines
Soulager ces victimes
Et s'en faire bénir.

Et maintenant, ces fils, toi-même les convies :
» Accourez mes enfants, ô tous qui de vos vies,
» De vos cœurs, de vos bras,
» M'avez rendu le compte,
» Dont chaque voix raconte
» La bravoure et les pas,

» Venez, et que d'amour, d'orgueil et de liesse,
» Sur mon cœur, ô mes fils, venez que je vous presse,
» Mes braves mutilés !
» Je dirai vos naissances,
» Vos gloires, vos souffrances
» Aux siècles reculés.

» A vous, de ces palais les vastes péristyles,
» Les dômes flamboyants et les jardins fertiles ;
» A vous aussi l'honneur

» D'orner votre poitrine
» Des rayons qu'illumine
» Ma pourpre d'Empereur.

» Jadis à ses guerriers Rome donnait des terres ·
» Je vous donne mon sol aux plaines militaires ;
» Partout où votre front
» Constellé de victoires
» Rappellera vos gloires,
» Des cœurs vous béniront!

III

S'il est vrai que l'on puisse admettre les présages
De cet astre brillant qui nous donne les jours,
S'il est vrai que l'on puisse aux liquides rivages
De son coucher lointain interroger le cours ;

Et si l'astre au sentier nocturne,
Comme un oracle du Destin,
Trompant sa marche taciturne
Nous parle au réveil du matin.

Malheur à toi, malheur! immense forteresse,
Sébastopol! malheur à tes murs, à tes dieux,
Redoutable cité, quelle main vengeresse
Va semer tes débris sous la voûte des cieux?

On vit les ondes enflammées
Surgir du vaste sein des mers,
Tes bastions et tes armées
Venir se peindre dans les airs.

Contre eux-mêmes l'on vit tes guerriers suicides,
De leur glaive tourner le tranchant et les coups,
L'on vit tes monuments sous les torches avides
D'un cratère exhaler la flamme et le courroux.

Soudain le sinistre mirage
S'éclipsant, laissa dans les cieux
L'astre des nuits dans un nuage
De soufre, de sang et de feux.

. . . . . .

—

Aux vastes réceptacles
De ce peuple romain,
Il fallait des spectacles

Pour savourer le pain,
Et la foule idolâtre,
Du vaste amphithéâtre
Obstruait le chemin.

Le soldat de la France,
Plus noble en ses désirs,
Pour charmer sa vaillance,
Amuser ses loisirs,
A la gloire commande,
A lui-même demande
Ses combats, ses plaisirs.

Le terrible zouave,
Au costume étranger,
Dresse une frêle enclave
Et se rit du danger,
Car la verve gauloise
En ses bras apprivoise
Tous nos lions d'Alger.

Leur théâtre rustique
Signe ses écriteaux,
Et de la muse antique
Relève les tréteaux ;
Mais l'enceinte déborde :
Pour la joyeuse horde
Reculez les poteaux !

Riez, riez, mes braves,
Soldats et généraux !
Ils sortiront plus graves
Vos glaives des fourreaux :
La France d'un sourire
Aussi viendra vous dire :
Vivent tous mes héros !...

Pour secourir des frères
Souffrants et prisonniers,
Adoucir leurs misères
Et le cœur des geôliers,
Chaque jour leurs recettes
Emplissaient les cassettes
De dons hospitaliers.

L'ardente et noble troupe
Un jour ne parut pas,
Mais, ceinte par un groupe
De chefs et de soldats,
La fosse des batailles
Reçut en ses entrailles
Les acteurs du trépas.

Mais consolez vos mânes,
Combattants généreux,
La mort et ses arcanes
Excitent tous leurs feux ;
La vengeance médite
Sur la cité maudite
Mille tourments affreux.

Immortelle Ilion, douloureuse Carthage,
Et toi qu'anéantit le bras du Tout-Puissant,

—

Sion ! Jérusalem ! symbole de carnage,
Venez, tristes cités, au regard languissant !

Voici le noir poussier qui monte des ruines,
Venez revoir ici vos remparts ébranlés;
Les mains teintes encor du sang de vos poitrines,
Relevez à l'envi ces bastions croulés.

La grande Babylone et la forte Ninive
Au soc de la charrue ont prêté leurs débris,
Et le pâtre, joyeux d'une moisson hâtive,
Ignore qu'à ses pieds sont des peuples pourris.

Telle aux feux d'un brasier l'on rejette une page,
Incommode témoin de malédiction,
Un éternel oubli sera-t-il ton partage,
O cité de l'orgueil et de l'oppression !

La superbe Memphis et Thèbes aux cent portes,
La belle enfant du Nil, la reine des Hauts-Lieux,
Jadis ont vu frémir des peuples, des cohortes,
Aux pieds des monuments désertés par les dieux

Mais encor de nos jours ces ruines antiques
Excitent nos regrets et parlent à nos cœurs,
Sous l'arche monolithe, aux voûtes des portiques,
Passent les Pharaons, superbes et vainqueurs !...

Corinthe aux marbres blancs, Athènes chère aux muses,
Ces remparts qu'Apollon lui-même avait fondés
Ont doté l'univers de ruines confuses,
Et les toiles d'Apelle ont frémi sous les dés.

Et toi, Sébastopol ! quel titre, quel otage,
Lègueront tes débris croulants de toutes parts ?
Ces murs qui vainement répandent le carnage
Sur les braves guidés par nos vieux étendards,

Alors que succombant aux foudres de nos armes,
Dans l'immense décombre où furent tes remparts,
De ces nombreux combats évoquant les alarmes,
Sur toi le pèlerin portera ses regards ?

Hélas ! en entr'ouvrant tes immenses suaires,
Tu rediras les noms de ces mille héros,
Pêle-mêle jetés en ces grands ossuaires;
Tels de vides épis laissés sur les carreaux.

Leurs mânes inquiets, lorsque le ciel est sombre,
Demandent vainement les honneurs du tombeau;
L'astre des nuits, trompant les mystères de l'ombre
Apparaît; et tout fuit aux clartés du flambeau !

Souvent tu reverras des amantes, un frère,
Comme un morne fantôme, en ces tristes coteaux,
Errer, et sur leur cœur recueillir cette terre
Où de ceux qu'ils aimaient se sont blanchis les os !

. . . . . .

Rhodes, accours ici; presse tes pas, Numance;
Contemple ces débris, inexpugnable Tyr ;
Et toi dont le génie en vain prit la défense,
Accours, ô Syracuse, un peuple va périr !

CHANT SIXIÈME

LA FRANCE

SOMMAIRE

CHANT SIXIÈME

I

PRÉLUDES — CHANT DE L'ALLIANCE
FORCES VITALES DE LA FRANCE

II

PRISE DE SÉBASTOPOL — CHANT DE TRIOMPHE
GRANDEURS DE LA FRANCE

III

APPEL AUX NATIONS — APPEL A NOS SOLDATS
APOTHÉOSE DE LA FRANCE

I

* Français, des cris de joie ont éveillé le monde !...
De la houle des mers,
Le murmure de l'onde
S'élève dans les airs.

Du rivage chéri de notre belle France
Les voix et les canons
A leur mâle éloquence
Célèbrent deux grands noms.

* Voir note 3.

Sur le sol étranger, tous fêtons le prodige :
La reine de l'Anglais
Sur le flot se dirige
Au rivage français.

Muse, pare ton front de nouvelles guirlandes,
Des fleurs et des lauriers
Des deux peuples guerriers.

Quand la France reçoit les têtes couronnées,
Avant que d'étaler sa gloire, ses grandeurs,
Avant que la clef d'or en ses mains fortunées
Entr'ouvre ses palais aux magiques splendeurs.

Avant tout, de ses flancs elle montre orgueilleuse
Et les fruits généreux et leur mâle beauté,
Leur nombre, leurs travaux, leur âme glorieuse
Et fière les convie à son noble côté.

La noble Cornélie, aux rivages des ondes,
Recevant une égale aux marches de son seuil,

Présenta ses enfants : ses entrailles fécondes
En palpitent encore et d'amour et d'orgueil.

—

France, ô mon beau pays, tressaille d'allégresse !
Bannis à tout jamais la crainte, la tristesse,
Jouis de ces grands jours !
Ils brillent radieux de beauté, d'espérance,
La Justice, l'Honneur, la Gloire ont alliance
Pour en régler le cours.

Lisse tes longs cheveux, prends tes habits de fête,
De fleurs et de festons va te ceindre la tête,
Et que tes chants joyeux
Arrivent aux échos suspendus à la voûte
Des temples, où chacun les surprend, les écoute
Et les redit aux cieux.

Que ton joyeux sourire, ô fille de la Seine !
Que ton regard d'azur, et ta main souveraine,
Et tes divins attraits
Accueillent à l'envi, dans ces belles journées,
Ce nouvel âge d'or, immortelles années
Et de gloire et de paix.

Salut, noble sauveur, aux jours de la souffrance,
De nouveau suscité pour guide de la France,
Salut Napoléon !
Symbole de l'honneur, emblème de victoire,
De nos titres inscrits aux pages de l'histoire,
Légende au grand renom !

Salut aussi, salut, reine de l'Angleterrre,
La France ouvre à tes pas sa glorieuse terre
Et te baise le front :
Ce baiser solennel, dont le monde s'étonne,
Aux âges brillera plus haut que ta couronne,
Tes fils le béniront.

Braves de Waterlo ! nous devions à vos âmes
Le puissant cri de guerre et du sang et des flammes ;
Nous les avions jurés,
Ces membres palpitants des grandes hécatombes,
A vous, qui si souvent nous demandiez des tombes
Aux immenses degrés !

Et voilà qu'en ces jours ce sont des jours de fête,
De longs embrassements, et notre voix se prête
A des accents joyeux,

Pour qui ? Pour ces guerriers dont le bras sanguinaire
Vous immola jadis en ce grand ossuaire
Dont frémirent les cieux.

Quoi ! la France, parjure à vos mânes sublimes
Aurait-elle oublié de ses nobles victimes
L'héroïque trépas,
Lorsque naguère encore, au nom de l'Angleterre,
C'étaient des cris de haine et le chant militaire
Au-devant de nos pas ?

Tout aura disparu comme un vide mensonge !...
En lâche férailleur qui se vante et ne songe
Qu'à feindre et reculer,
La France n'aura pas osé dire à son glaive :
Venge mes preux soldats ! qu'une aurore se lève
Pour voir le sang couler !

Si ! si ! de son fourreau, tirant sa noble épée,
La France renoua de sa vieille épopée
Le récit glorieux,
Mais trop grande en son cœur pour des haines banales,
Elle-même invita ce peuple aux saturnales
Des glaives et des feux.

C'est qu'à la France il faut des rivaux dignes d'elle,
Qu'elle puisse haïr de haine mutuelle,
Qu'elle puisse au champ clos,
En ses bras étouffer d'une mortelle étreinte,
Ou baiser, si les dieux pour une cause sainte
Réclament leurs travaux.

Et les dieux ont parlé. La voix de la Justice
Soudain a convoqué ses filles dans la lice
Pour la grande union ;
Sous les terribles eaux de son sanglant baptême,
La gloire a réuni ces deux beaux fronts qu'elle aime,
De France et d'Albion !

Quel écho tout à coup ?... C'est le bronze sonore
Qui vient de te fêter et qui résonne encore,
O reine des Anglais !...
Le triomphe gardait une grande nouvelle
Pour ces heureux instantsoù ton cœur renouvelle
Tes serments aux Français.

Il fallait à nos fronts une triple couronne,
Et la gloire propice à Traktir nous la donne :
Le fleuve sous ses eaux,

Des Russes couvre encore les débris et la honte ;
Au monde, dans ce jour, le Piémont raconte
Sa gloire et ses travaux.

Et tandis que là-bas, aux plaines de Crimée,
De notre large glaive on fauchait cette armée
Qui nous gênait le bras,
Sweaborg a cessé d'être, et ses lugubres flammes
Eclairent dans leur fuite et de tremblantes femmes
Et de mornes soldats.

O Reine ! nos guerriers, les premiers à ta vue,
Viennent s'offrir encore, ô femme bien-venue !
Leurs transports, leurs bravos
T'acclament, et des pleurs coulent de leur paupière ;
Souris-leur, car ils sont de la France guerrière
Les plus riches joyaux.

Victoria ! poursuis ta marche triomphale !
Pour toi seule, oubliant la pourpre impériale,
On voit Napoléon
Déposer un instant le poids du diadême
Et venir te montrer cette France qu'il aime
A l'égal de son nom !

Les cieux, même les cieux de nos splendides fêtes
Quelquefois si jaloux, suspendent leurs tempêtes;
Un voile toujours pur
Flotte de toutes parts au dôme de la France,
Et l'été, pour fêter ta royale présence,
Met sa robe d'azur.

Entends-tu la cité ? C'est ce Paris féerique,
Qui devant toi bruit en murmure lyrique;
De ses splendides mains
Il a dressé ces mâts, ces gradins, ces portiques,
Lui-même il a jonché de fleurs et de cantiques
Ses immenses chemins.

En nos murs étonnés le drapeau d'Angleterre
Ombrage de ses plis notre aigle militaire;
Le vent sur nos parois
Mêle ces pavillons, ils semblent se confondre :
Est-ce toi, vieux Paris? est-ce toi, grande Londre?
Que d'échos! que de voix!

Tonne encore! canon des sanglantes batailles!
Tonne! voici venir les escortes royales;
Parlez, ô boulevards!

Agitez les replis de vos mille bannières !...
Elève jusqu'aux cieux tes fanfares guerrières,
Capitale des arts !

Montre ce temple altier des fêtes quinquennales
Où les peuples l'un l'autre, aux joutes triomphales
Se pressent envieux !
Dis, n'as-tu point frémi sous ta haute voussure,
Arcade de géant, bâtie à la stature
Du plus grand de nos dieux ?

Boulogne, de tes eaux et de tes bois splendides,
Montre les longs circuits, les cascades rapides,
Le chemin enchanté;
Le jour fuit, hâte-toi, ta route lumineuse
Brillera pour guider l'auguste visiteuse
Aux bras de la beauté.

O femme de César, aussi sainte que belle,
Presse-la sur ton cœur cette reine jumelle !
Dis-lui de ces doux mots
Dont la source se cache aux lèvres d'une femme,
Et scelle d'un baiser les secrets de son âme
A l'heure du repos.

Oui, Reine, dors en paix ! sur ta couche royale
Que des beaux songes d'or la troupe orientale
Longtemps se laisse voir.
Jusqu'à ce que le jour sur ces rives nouvelles
Venant te saluer, ils referment leurs ailes
Jusqu'à l'aube du soir.

Dors au murmure aimé de l'aigle et des abeilles,
Prépare ta belle âme aux fêtes, aux merveilles
Que l'on te donnera;
Le Louvre te convie aux fêtes de Versailles,
Au Champ-de-Mars, pour toi, comme aux jours des batailles,
Le bronze grondera,

Et ton genou royal, dans le temple de gloire,
Connaîtra le tombeau du fils de la victoire;
Tes yeux, en le voyant,
Pleureront ; les héros, toujours on les regrette !...
Le brave mutilé pour toi, reine, s'apprête
Au dôme flamboyant.

Quand tu regagneras les bords de la Tamise,
Souvent tu rêveras, à tes côtes assise,
Cette France au grand cœur;

Elle t'appellera de ses lèvres fidèles,
Et vos mains tresseront les palmes les plus belles
Pour votre front vainqueur.

Et des peuples, dès lors, la grande souvenance
En voyant ces lauriers conquis par la vaillance
S'élever en tout lieu,
Béniront vos travaux, votre nom magnanime,
Car ils surent remplir leur mission sublime
Les envoyés de Dieu !...

—

Ils disaient, les héros qui du sceptre naguère
Etouffaient le prestige et le signe de guerre :
Roi, la paix à tout prix ! la paix c'est le trésor
Où le peuple récolte et du pain et de l'or.
Laissez là ces vains mots et d'honneur et de honte !
Seul, le brillant métal qui dans la main se compte,
Est le culte du jour, le dieu que le Français
Adore, et ne saurait adorer sans la paix.

Et, jaloux de garder son sceptre et sa couronne,
Par de riches bourgeois donnés presqu'en aumône,

Le prince débonnaire étouffa dans son cœur
La voix qui lui disait : « la France, c'est l'honneur ! »
Le monarque prudent qui, du trône de France
Occupait le haut siége en ce jour de souffrance,
A laissé la Pologne aux mains de ses bourreaux
Succomber, et le sang de ses vaillants héros
Engraisser le domaine, et l'orgueil et la joie
Des vautours acharnés sur cette noble proie;
En vain l'infortunée implorait le secours
De ce peuple français près duquel, de longs jours
Elle avait tant souffert, qu'aux marges de la route,
Se heurtant aux débris de la noble déroute,
L'héroïne tomba, léguant à l'avenir
Ces mots dignes des cieux : « Amis, vaincre ou mourir ! »
En un congrès fameux où l'inique balance
Pesait, sans consulter le glaive de la France,
— Toujours pour conserver ce trésor de la paix... —
Pardon, ô mon pays ! mais d'ignobles soufflets
Eussent moins fait rougir la honte de ta face
Que l'insultant refus de laisser une place
Dans ces conseils de rois, bourreaux de l'univers,
A celle dont jadis le glaive d'un revers,
Comme une herbe faucha tant d'orgueilleux despotes !...

Du navire du monde on bannit les pilotes;
La tempête surgit, mais l'Europe en sursaut,
Heureuse, nous a vus les premiers à l'assaut!

Ah ! c'est que de ses dieux en remuant la cendre,
Gravissant les sommets qu'elle avait pu descendre,
Et retrouvant enfin l'honneur avec la paix,
La France et ses guerriers, tous étaient déjà prêts.
Sous le puisssant courroux du souffle populaire,
On avait vu s'enfuir le prince débonnaire ;
Sur la terre d'exil, au bout de quelques jours,
Sa faiblesse et sa vie achevèrent leur cours,
Loin de ce beau pays qu'il n'avait su comprendre,
Qu'illustre, glorieux, puissant, il eût dû rendre...
Du veau d'or les prôneurs, les prêtres, les amants,
En leurs caves cachaient leurs sacs et leurs serments !...

. . . . . .

. . . . . .

Pour satisfaire aux soins que la lutte commande,
L'Empereur à son peuple, à ses enfants demande;
Les prêteurs, les banquiers, plus que leur propre chair,
Gardaient toujours leur or sous des cercles de fer ;
Mais, prodige inouï dans les fastes du monde !
Vers le trésor public, l'or comme un fleuve abonde ;
Il regorge, et bientôt, par un nouvel édit,
Jusqu'à de nouveaux jours l'emprunt est contredit,

C'est que Napoléon a su rendre à la France
Et sa force, et son rang, sa vie et sa croyance ;

C'est que son cœur français, en voyant bafoué,
Jadis, ce noble peuple auquel il s'est voué,
Comme lui ressentait cette sainte colère
Dont frémissaient le cœur et la voix populaire ;
Que l'héritier du nom, du génie et du rang
De l'homme par lequel le Français fut si grand,
Dès lors s'était juré, s'il recouvrait son trône,
D'appliquer à la fois et le fer et le baume,
D'expulser loin de nous tous ces hommes vendus
Au crime, aux passions, et de dettes perdus ;
D'étouffer sous sa main la voix des démagogues,
D'interdire nos cieux aux fourbes astrologues,
Comme aussi d'éclairer au flambeau de la foi
Ce peuple qui de Dieu méconnaissait la loi ;
De restaurer partout les gloires de la France,
Et de porter si haut son sceptre, sa puissance,
Que de tout l'univers on viendrait en ses mains
Des guerres déposer les glaives inhumains.

II

Quelle immense lueur éclaire les espaces ?...
Au ciel de l'Orient, il n'est pas l'heure encor
De voir l'aurore pourpre illuminer les traces
Que suivra le soleil sur son quadrige d'or.

On dirait que s'embrase un brûlant météore ;
Mille gerbes au loin sillonnent l'horizon ;
Mais l'aube boréale en ces pays ignore
Tout un dôme épargné de la froide saison.

Quand le souffre abîma l'impudique Sodome,
La terre dut ainsi se refléter aux cieux ;
On croit apercevoir sous le céleste dôme,
Se tordre en ses tourments un brasier furieux.

On dirait que les monts, comme d'immenses bombes,
Eclatent, recouvrant le monde de débris;
On dirait le bûcher d'horribles hécatombes,
Exhalant jusqu'aux cieux et du sang et des cris.

L'univers en sursaut comme un seul homme veille,
Attentif, immobile aux phases du fléau,
Il craint que tout à coup la sinistre merveille
Ne le vienne engloutir en son large manteau.

O peuples! calmez-vous et bannissez la crainte,
C'est la cité du czar et ses mille canons
Qui, pressés sous l'effort d'une suprême étreinte,
Eclatent, avouant leur faiblesse et nos noms.

Sébastopol expire, et son souffle de rage
Ainsi que des hochets ébranle ses crénaux;
Ils tombent, vainement son farouche courage
Voudrait intimider nos cœurs et nos drapeaux.

Voyez, voyez aux cieux la vaillante bannière,
L'étendard de la France au splendide fanon,
Flotter sur Malakoff, l'espérance dernière,
L'imprenable redoute... ainsi la nommait-on!

Notre aigle, transporté sur ses ailes de flamme,
Soudain s'est abattu sur l'invincible tour ;
Par où ? comment ?... J'ignore.., et le Russe pr oclame
Notre gloire en fuyant le terrible séjour.

Il espérait, ainsi que les autres redoutes,
Sous la poudre ébranler le rude bastion,
Mais Dieu veillait sur nous, et, dans ces grandes joutes,
Sa main trancha le fil de la perdition.

Que partout tes dragons, effroyable incendie,
Dans leur rage dressés vers la voûte des cieux,
En lèchent les parois de leur langue hardie,
Ils nous éclaireront plus grands, plus glorieux.

Regarde ici, Bosquet, brave parmi les braves,
Sur sa mâle poitrine en se croisant les bras,
Sourit à ta fureur ; en tes feux, en tes laves,
Comme aux taillis d'un parc il promène ses pas.

Tout à l'heure, six fois, du pied de sa muraille,
Malakoff repoussa nos soldats obstinés,
Mais six fois, en bravant le boulet, la mitraille,
Lui-même il ramena ses lions acharnés.

Mac-Mahon le suivait, et sa phalange ardente
Comme le léopard se ruait à l'asssaut;
Il détourna de lui l'ennemie imprudente,
Et trompant son élan, il la prit en défaut.

Et vous aussi, Dulac, Mellinet, Motterouge,
Soldats toujours vaillants, héros dignes de vous,
Vous avez des redans franchi la crête rouge,
Il fallut reculer; vous en êtes absous.

Breton, Revet, Saint-Pol, Pondevès et Cassaigne,
Hélas ! ont succombé sous la gloire du jour;
Mais avant que leur nom en nos fastes s'éteigne,
La France serait morte au terrestre séjour.

Ils sont dignes de vous, Bizot, Laboussinière,
Lavarande, Lourmel, Viennot, Brancion,
De Crecy, Gondrecourt, ô vous tous qui naguère
Conduisiez nos soldats au rude bastion.

De la France déjà l'archange, le Génie,
Préposé par Dieu même en garde à ses destins,
Les reçoit parmi vous, et, de leur agonie,
Ils passent glorieux aux bras des séraphins.

—

Ah ! maintenant sur vos axes rapides,
Parlez, hérauts de nos éphémérides,
Aux champs de Mars dressez-vous, que vos voix
A l'univers redisent nos exploits.
Elle est à nous l'inexpugnable ville ;
Tonnez ! tonnez ! que votre accent fébrile
Annonce enfin nos lauriers, nos succès.
L'humanité, dans ce sanglant procès,
Auprès de nous soutient la noble cause ;
Il faut de plus que Dieu même dépose
Pour ses guerriers dans ce suprême arrêt
Que livre enfin la gloire et son décret.
Et voici Dieu qui de sa main nous donne
Des grands lauriers l'immortelle couronne,
Qui de son trône auprès de nous descend,
Pour témoigner notre foi, notre sang !
C'est que nos cœurs, au jour de la dispute,
Dès le début de la terrible lutte,
Etaient si pleins de magnanimité,
Si beaux, si grands d'honneur et d'équité,
Que tous les vœux et les respects du monde
Nous entouraient d'une estime profonde ;

Lorsqu'avec nous combattaient tous les cœurs,
N'étions-nous point alors même vainqueurs ?

—

France ! qui nous dira les splendides années
Que tu gravis fidèle aux grandes destinées !
De siècles jalonnant ta marche de vainqueur,
Du sommet de ton char, des marches de ton trône,
Tu gouvernes le monde, il t'écoute et l'aumône
Est moins douce qu'un mot, un élan de ton cœur.

Tu domines les grands, le faible en ton asile
Toujours trouve un conseil un protecteur facile ;
Le cours des nations en l'univers entier
Se règle chaque jour à ta puissante artère :
Fiévreux se précipite ou d'un pas volontaire
Sait te suivre paisible aux marches du sentier.

Aux rivages de l'Ebre, aux pieds des pyramides,
Aux confins reculés des peuplades numides,
Au dôme du Kremlin, au sommet du Thabor,
Tes grands noms burinés se lisent d'âge en âge,
Et toi-même, Tauride, amante du carnage,
Aux siècles étonnés tu les diras encor.

Où donc existe-t-il un peuple sur la terre
Dont l'histoire traçant de sa main feudataire
La noble antiquité, les fastes, les aïeux,
Soudain, à ces récits éveille au fond de l'âme
Ces élans, ces transports dont l'enivrante flamme
Embrase tous les cœurs à tes noms glorieux ?

Déjà, la nuit des temps couvrait notre naissance,
Et Rome n'était pas. Sa tardive puissance
Etait encore à naître en un long avenir,
Et déjà notre nom, dans les fastes du monde,
Etait devenu grand sur la terre et sur l'onde,
Et noble aux vieux pensers de chaque souvenir.

Nous ne désertions point le sol de la patrie,
Et pourtant l'Hellespont, la Grèce, la Syrie,
Sachant déjà peser le fer de nos guerriers,
Tremblaient sous le nom seul de ce peuple de gloire,
Dont l'apparition décidait la victoire
Qu'ils portaient triomphants sur leurs vieux boucliers.

Des rois Francs citerai-je, inscrites dans l'histoire,
Ces pages que dicta la lèvre de la gloire ?
Des races qui bientôt succèdent à Clovis

Dois-je évoquer aussi les palmes de victoire?
Non, non, chacun retient aux plis de sa mémoire
Les titres glorieux dont s'honorent les fils.

Et depuis, sommes-nous jamais devenus traîtres
Aux travaux, aux exploits de ces nobles ancêtres?
Nous a-t-on vus jamais succomber ou mentir
Aux vertus de leur âme, aux faits de leur vaillance?
Quelle voix oserait, te reprocher, ô France!
D'avoir terni l'éclat de leur grand souvenir?

On nous vainquit un jour, mais après des années,
Des travaux, des combats, d'immortelles journées,
Et d'infâmes complots, ô ciel, dont tu frémis!
Après avoir armé des discordes horribles,
En ces rangs de guerriers invaincus, invincibles,
Contre eux-mêmes, hélas! seuls mortels ennemis!

Envers son propre sang que pouvait une mère?
Se soumettre, accepter cette douleur amère.
Et la France, au tombeau de ses mâles enfants,
Se soumit au destin, à ses rudes caprices,
Et, de ses vieux lauriers couvrant ses cicatrices,
Elle attendit son heure et de plus heureux temps!

Elle attendit. Bientôt, ô spectacle sublime !
C'est ce trône abattu qui verdit, se ranime ;
La rage attaque en vain le noble rejeton :
Les haines qui couvraient la magnanime souche,
Ont dressé, de leur main, et le trône et la couche
D'un nouvel empereur, nouveau NAPOLÉON !...

•

A son règne l'Europe applaudit tout entière,
Sans crainte voit planer de notre aigle guerrière
Les regards tout-puissants et les fanons vainqueurs ;
Et bientôt nos exploits et nos récits de gloire,
Dont jadis on craignait l'émouvante mémoire
Exaltent les esprits et transportent les cœurs !

III

Oui, réjouissez-vous! ô peuples de la terre!
Tandis qu'en nos foyers du riche au prolétaire,
Du vaillant général au simple laboureur,
A ce cri glorieux de : *Vive l'Empereur!*
Se réjouit aussi la France tout entière!...
Elle a su vous prouver l'héroïne, héritière
Des plus nobles lauriers et des noms les plus grands,
Que la France moderne est bien fille des Francs.
Que le dernier héros qui vint de ses annales
Restaurer les récits, les pages triomphales,
Culte de son amour et de son souvenir,
A légué ses neveux aux siècles à venir;

Que faibles ou puissants, si les hommes sont frères,
S'ils se doivent l'un l'autre aide dans leurs misères,
Les nations aussi sont entre elles des sœurs,
Dont la première doit châtier les oppresseurs.
Et la première était celle qu'on nomme FRANCE.
Aussi, par droit d'aînesse et par droit de vaillance,
Vous la vîtes un jour prendre son bouclier :
Son bras vient de punir les vœux du meurtrier.
Que les cœurs généreux imitent son exemple !
L'humanité bientôt, aux frontons de son temple,
Inscrira tous les noms qui, sous notre étendard,
Aux joutes de la guerre avec nous ont pris part.
En ces débats sanglants votre bras unanime
Ensemble doit venger l'affront et la victime,
Montrer au pilori, dégrader de son rang
Le peuple qui d'un frère a convoité le sang.
Loin de vous du calcul l'étroite politique !
Voyez : « Mon droit est Dieu ! » c'est la devise antique
Qu'Albion a fait vivre aux plis de ses drapeaux,
Et, couvrant l'Océan de ses mille vaisseaux,
Cette fidèle sœur avec nous dans la lice
Voit combattre et mourir sa vaillante milice :
La victoire pour prix de ses nobles guerriers
Du splendide Orient lui mande les lauriers ;
Le Piémont lui-même, au fort de la querelle,
Comme un preux chevalier tout à coup se révèle !...
Allemagne ! comment, ni ton cœur ni ta main

N'ont rappelé l'éclat de ton glaive germain ?
Qui retient en leur vol les aigles de l'Autriche ?
Son empire en guerriers n'est donc pas assez riche ?...
La Prusse cauteleuse aurait-elle à sa voix
Fait sombrer les vaisseaux du peuple suédois ?
Pour abriter ses ports n'avait-il pas nos flottes,
Nos guerriers, nos canons, nos glaives, nos pilotes ?
Alerte ! Norvégiens, reprenez le haubert,
La cuirasse, l'épée : un héraut, Canrobert,
A dirigé ses pas aux rives scandinaves :
Que ne pourra sur vous le brave de nos braves ?
O Pologne ! Italie, illustre par tes dons !
Hongrie ! en mes accords oublierai-je vos noms ?
Des peuples abattus la sanglante mémoire
Craint-elle d'apparaître aux concerts de la gloire ?
Ah ! qui loin de nos rangs retient votre oppresseur ?
Sinon sa politique et sa prudente peur ?...
Ici, n'attendez pas que la voix du poète
A des cris de vengeance ou de haine se prête ;
Non ! mais si la justice a reconnu vos droits,
Ils seront plus puissants que le glaive des rois.
Espérez ! espérez ! Le vent de la souffrance
De vos terres peut-être, à la voix de la France,
Bientôt désertera les sillons éprouvés,
Sillons de tant de pleurs et de sang abreuvés !
En apposant ses mains sur vos mâles poitrines,
L'Autriche, au souvenir des plus saintes doctrines,

Brisera de son joug l'entrave et les liens,
Et vous rendant la vie, et le plus grand des biens,
La liberté, vos cœurs oublieux des disgrâces,
Au vainqueur généreux alors rendront des grâces,
Mais ne provoquez point le glaive et son concours,
La guerre pour un peuple est un triste recours!
Bientôt, en abritant le monde sous ses ailes,
Réglant des nations les haines, les querelles,
La paix seule pourra proclamer les décrets
Dont les cieux jusqu'ici nous gardent les secrets.

—

Quant à vous, ô soldats de la quadruple armée,
Phalange de héros à vaincre accoutumée,
Hâtez-vous, poursuivez le cours de vos exploits!
En son dernier refuge, à l'aigle moscovite
Portez le dernier coup que son orgueil évite.
La guerre n'a pas clos ses rigides tournois.

Que de ses globes de mitraille
Le bronze se souvienne encor,
Que les débris de leur écaille
Du trépas excitent l'essor.

Que le feu de nouveau calcine la muraille
De ces lointains réduits dont votre bras se raille,
Et que vos escadrons, sous leur plante d'acier
Pétrissent l'ennemi comme une molle argile;
En ses propres déserts que le Tartare agile,
Foudroyé tout à coup, tombe avec son coursier.

Des légions, que la ruine
Hier ne put ensevelir,
Le sang coule de la poitrine
Et le front commence à pâlir.

Mais des lauriers sur vous resplendit l'auréole :
La gloire, douze mois, à sa puissante école,
Sur les flancs escarpés de ses rudes chemins,
Vous guidait à travers la flamme et le massacre :
La paix fera de vous, au grand jour de son sacre,
Non des égaux à Dieu, mais plus que des humains.

—

« France ! de tes vertus chrétiennes et guerrières,
» De tes grands *Te Deum* de sang et de prières,
» Mon cœur a tressailli :
» Ainsi que de mes fleurs se parsème la plaine,
» Sur toi, tous les trésors de ma main grande et pleine
» Ont déjà rejailli.

» A mon culte fidèle ainsi qu'à ma croyance,
» Pour remplir ses desseins sur toi ma Providence
» Avait jeté les yeux :
» Et je montrai mon peuple aux peuples infidèles ;
» Tu les a vus courber et leurs têtes rebelles,
» Et leurs cœurs orgueilleux.

» Ta rivale, malgré ses profonds politiques,
» Ses navires, son or et ses braves stoïques,
» N'a pu vaincre sans toi ;
» Bien plus, aux jours d'épreuve, aux jours de la souffrance,
» On la vit envier les filles de la France,
» Ses prêtres et sa foi.

» Le Russe vit soudain mon drapeau catholique
» Le premier apparaître au rivage tragique
» D'un pays inconnu ;
» C'est encor ce drapeau planté par la victoire,
» Qu'hier, sur le sommet de la redoute noire,
» Le premier il a vu.

» Et l'antique ennemi de ma sainte doctrine,
» Lui-même, à ton aspect, sentit en sa poitrine
» Vaciller son erreur ;
» Ton équité, ta gloire ont vaincu l'islamisme,
» Et mon règne bientôt viendra du fatalisme
» Ebranler la torpeur.

» En sa toge autrefois Rome portait la guerre,
» France, que ton égide aux peuples de la terre
» Soit un signe de paix ;
» Ou que seule ma voix te guide à la bataille :
» Je saurai bien encor dissoudre à la mitraille
» Leurs bataillons épais.

» Déjà, fait inouï dans les fastes du monde,
» Ma guerre, en te laissant la paix la plus profonde,
» Couronne tes exploits ;

» Et même, transportés par le rail et la voile,
» Voici, pour t'honorer, guidés par ton étoile,
» Des peuples et des rois!

» Ma fille! leur amour t'acclame, t'environne,
» Et de tout l'univers le vote sanctionne
» Sur des biens prétendus :
» Près du trône du monde, un sceptre, une couronne
» En litige restaient sur un tronc de colonne :
» Prends, ils te sont rendus! »

ÉPILOGUE

—

1856

I

Et la France avait ceint le noble diadême,
Sur son trône puissant assise en souveraine,
Au monde elle dictait les accents de son cœur ;
Mais l'hiver arrêtant la marche du vainqueur,
Abaissant des frimas la pesante barrière,
De nos aigles encor suspendit la carrière.
C'était comme un prélude, une aurore de paix ;
Les guerriers des deux camps néanmoins étaient prêts,
Et la France essuyait le sang de son épée
Pour guider sur les flots sa tragique épopée.
La divine sagesse avait d'autres desseins.
Celui qui tient nos cœurs et sait lire en nos seins,

De son souffle effleura la poitrine adoucie
Du monarque donné pour chef à la Russie.
Du trône et du combat le nouvel héritier
Aux mânes paternels devait sacrifier ;
Son cœur en gémissait. Il voulait de ses braves
Briser la servitude, en rompre les entraves,
Pour toujours abolir ces funestes liens,
Indignes de ce siècle, indignes de chrétiens,
Et qui d'un peuple font une horde sauvage,
Sous le sceptre maudit de l'antique servage.
Pour toi-même, ô Pologne ! il avait résolu...
Les destins obstinés ne l'avaient point voulu ;
Même, tous ces projets, la fortune rebelle
Venait de les frapper d'une épreuve nouvelle !
Si, du moins, le succès à l'orgueil filial
Permettait d'abaisser le sceptre impérial,
De retirer ses pas des routes indicibles
Où les vint engager en des moments terribles,
O délire fatal ! une main qui n'est plus...
Dieu comprit ces désirs et ces mâles vertus,
Et, sans sacrifier la justice et la France,
Il rendit tout à coup essor à l'espérance.
Kars réduit aux abois implore du secours,
Mais, en vain ! l'ennemi guette les alentours ;
La famine a rongé les vaillantes entrailles
Des guerriers musulmans ; ils ouvrent leurs murailles
Aux Russes qui bientôt sensibles, généreux,
Proclament des vaincus les exploits valeureux.

En cette guerre on dut aux enfants du Prophète
La première victoire et l'unique défaite,
Mais l'ennemi lui-même a mis au même rang
Les noms de Silistrie et de Kars expirant.

Et voilà que bientôt, exemple magnanime
Loué par l'univers d'une voix unanime,
Acceptant notre main, nous offrant un laurier,
Sans jactance et sans fiel, de son peuple guerrier
Le czar nous dit les maux, confesse la blessure ;
Son glaive valeureux néanmoins le rassure,
Et la guerre dût-elle éterniser son cours,
Il aura d'éternels et de puissants secours.
Mais, jaloux de son nom moins que des vœux du monde,
Il accepte une paix qui, durable et féconde,
Contre les attentats de toute ambition
Garantisse les droits de chaque nation.

L'Europe, pour signer cette paix solennelle,
Dont l'heure inespérée à nos yeux se révèle,
Mande ses délégués. Des bords de l'Occident,
Du Nord et du Midi, du lointain Orient,
Ils viennent, et bientôt, sous les yeux de la France,
Le souverain conclave ouvre sa conférence.

C'était pourtant la France et son canon d'appel
Qui, les premiers, avaient du tragique duel
Et donné le signal et commencé l'épreuve ;
C'était elle, avant que le monde ne s'émeuve,
Qui de cette tempête ayant prévu l'effort,
Veillait au gouvernail de son bras calme et fort.
C'était la France aussi, c'était sa vieille épée,
Qui trois fois rallia la victoire échappée
Des bras de sa rivale, et qui, dans le grand jour,
La première arbora sur la terrible tour
De ses triples couleurs la magique oriflamme,
Sous un cratère ardent de mitraille et de flamme;
Mais c'était elle aussi qui, de ses nobles mains,
Dès longtemps de la paix prépara les chemins,
Et qui, dans ce conflit, au nom de la justice,
A le plus prodigué ses sueurs dans la lice.
Aussi, reconnaissants de sa mâle équité,
Ennemis et rivaux ensemble à son côté
Se rangent pour régler les querelles écloses,
En bannir à jamais le retour et les causes.
Ils siégent. Tout à coup les cieux se sont ouverts
Et donnent de la paix un gage à l'univers.

—

II

Sur un berceau la France orgueilleuse s'incline !...
Le puissant monologue, aux silences vainqueurs,
A vibré tout à coup, et dans chaque poitrine,
Un par un, arrêté le battement des cœurs.

Mais telles d'un volcan les laves enfermées
Éclatent, projetant mille gerbes de feu,
Ainsi, rendant l'essor à ses voix comprimées,
Tout un peuple bénit sa fortune et son Dieu.

C'est que ce Dieu puissant a de sa fille aînée
Entendu la prière et satisfait les vœux :
Les futures grandeurs de la prédestinée
Reçoivent en ce jour un gage précieux.

Pour nos fils vient de naître un enfant, doux ôtage;
D'avance célébrons les bienfaits de sa loi;
Cet enfant comble aussi la joie et l'héritage
Du monarque fidèle à son peuple, à sa foi.

Dieu qui de nos soldats, en leur sanglante source,
Bénissait les travaux, les exploits, le renom,
Pour nous donner un prince, a mûri dans sa course,
Le mâle sang du Cid et de Napoléon.

C'est un chef qu'il fallait pour le peuple héroïque,
Et ce chef le voici : la grande nation,
Fière, bénit le ciel, qui de sa loi salique
Renouvelle en ce jour l'antique sanction.

—

Sur un berceau le monde aussi se penche.
Et ses destins y semblent contenus ;
Un nouveau-né, de sa main rose et blanche,
Va-t-il guider tous ces peuples émus?

Les voyez-vous? et leurs dons, et leurs mages!
Les cieux n'ont plus de nuages épais :
Pour éclairer leur route et leurs hommages,
On voit briller l'étoile de la paix.

Le monde heureux accueille ces présages,
Et devant lui s'ouvrent mille horizons
L'Océan même et de ses deux rivages
Brise soudain les antiques cloisons

Splendide fleur, aux cieux même ravie,
Que de grandeur, que d'amour, que d'espoir,
Dès ce matin, le premier de ta vie,
Sur ton beau front, enfant, viennent s'asseoir!

Jadis aussi.... —Pardonne à notre crime!
Nous avons bu la coupe des douleurs, —
De tous les siens, l'innocente victime
Même expia les futures grandeurs!...

Commence donc tes jours et tes années,
Livre sans crainte aux flots de l'avenir
De ton berceau les jeunes destinées :
La France et Dieu sauront les soutenir.

—

Sur un berceau voyez cet homme qui s'incline;
C'est un père; ses yeux adorent son enfant;
On dirait que son cœur en sa noble poitrine
Se dilate plus grand.

La main sur ce berceau, l'autre main sur son glaive,
Et le front couronné d'or et de diamants,
En nous voyant venir, cet homme se relève
Et reçoit nos serments.

Et de nouveau son cœur à notre voix palpite,
De son peuple il connaît le respect et l'amour :
Car c'est un autre enfant qui lui-même s'invite
Aux douceurs de ce jour.

Mais auprès du berceau voici venir un ange,
Hâtons-nous ; déposons notre amour et nos vœux,
Respectons les secrets et l'ineffable échange
De deux anges entre eux.

A l'accent amoureux des lèvres de l'Espagne,
Sous le voile enchanté du langage de Dieu,
Des voix, que nul écho de la terre accompagne,
Descendront en ce lieu.

Veille sur ce trésor, sur le fils et l'épouse :
De l'homme auquel tu dois tes lauriers et ton rang,
O France, et si jamais la fortune jalouse...
Donne-lui tout ton sang !

—

III

Et la paix se signa ! la paix, ce don céleste,
Qui par mille trésors déjà se manifeste.
Voyez dans son cortége, entre ses étendards,
Des épis, des lauriers flotter de toutes parts ;
La science a livré dans les mains du génie
Tout l'or de ses secrets, et leur sainte harmonie
Enfante des exploits et des vainqueurs nouveaux ;
Les espaces, les temps redoutent ces travaux ;
Mais leur règne est fini. Ces antiques barrières
Tombent, livrant essor aux plus nobles carrières,
Et l'Europe partout exalte les bienfaits
Dont la comble à toujours et la France et la Paix !

Asssez, ô compagnons, de nos voix, de nos lyres
Suspendons les concerts et les mâles délires ;
Les cieux n'ont plus d'écho pour nos récits guerriers.
La paix, qui vient de naître aux rives de la France,
Etendra jusqu'ici * ses bienfaits, sa puissance ;
Sur vous reposera l'ombre de ses lauriers.

* Voir la dernière note, à la fin du volume.

Telle aux champs de Booz, en sa gerbe pieuse,
Noémi recueillait de sa main studieuse,
Un par un, les épis semés devant ses pas,
Tels nous avons glané les palmes que la France
Triomphante voyait, aux champs de la vaillance,
Joncher tous les parcours de ses heureux soldats;

Peut-être, mes amis, car la tâche était grande,
Avons-nous délaissé de la splendide offrande
Des lauriers réclamant leur place en nos faisceaux;
Peut-être même aussi, travaillant dès l'aurore,
De fatigue nos bras, faibles, jeunes encore,
Fléchirent sous le poids des splendides rameaux;

Courage! néanmoins; aux marches des portiques
Déposons ces rameaux, ces fleurs et ces cantiques;
Contre leurs propres vœux, si les fils ont faibli,
Ils n'en auront pas moins leur envié salaire:
Les pleurs et les baisers de leur France si chère;
Sous sa lèvre le front se relève ennobli.

Oui, courage! les temps, les mers, ni les espaces,
Même le quart du monde entre nous et ses traces
Jetés, comme un défi pour nos vœux et nos cœurs;

Nous virent tour à tour consulter les auspices,
Longtemps sacrifier aux augures propices,
Comme aux dieux proclamant la gloire des vainqueurs.

Si le palmier géant de la rive étrangère,
L'immense bananier, la splendide fougère
Frémirent aux accords de nos pleurs, de nos chants,
Quel sera le bonheur et l'orgueil d'une mère,
De pouvoir recueillir des confins de la terre,
Et les cœurs et les voix de ses pieux enfants ?

Oui, de tes fils absents, France, ô mère ! ô patrie !
France, suprême objet de notre idolâtrie,
Reçois, reçois les chants et les voix et les pleurs !
De nos lyres reçois ces trop faibles prémices,
Et nous viendrons encor, amoureux sacrifices,
Effeuiller à tes pieds et nos vers et nos fleurs !

FIN.

NOTES

Note 1. — Ces mots : Histoire, Neptune, Gloire, Bellone, etc., employés soit comme figure, soit comme personnification, avec ou sans majuscules, sont tellement en usage maintenant que j'espère pouvoir m'en servir sans être taxé de néologisme ou de paganisme.

Note 2. — Ces voiles appelées *focs* se trouvent sur le mât d'artimon, grand mât incliné sur l'avant d'un navire.

Note 3. — J'ai longtemps hésité à laisser cette première partie du sixième chant; néanmoins la visite de la reine d'Angleterre est trop un épisode de la guerre qui vient de finir pour ne point l'encadrer dans mon sujet, d'autant que cet épisode n'a pas moins intéressé les peuples que le récit de nos victoires.

Note 4. — Puisse en effet la France intervenir un jour dans les destinées du Mexique ! De tous les peuples étrangers nul ne mérite davantage nos sympathies et notre aide. Notre commerce, nos idées, nos mœurs, notre langue s'implantent chaque jour avec une merveilleuse rapidité dans ce beau pays, et il serait fort à désirer que la France puisse trouver un moyen moral de s'immiscer dans les affaires intimes d'une nation que ronge la discorde civile, et de lui prêter l'appui de ses conseils et de son bras.

Du reste, ceux que cette question pourrait intéresser en trouveront les motifs et les développements dans un opuscule que je vais publier incessamment : *le Mexique, ses révolutions, ses tendances.*

ERRATA

Plusieurs défauts se sont glissés dans cet ouvrage, imprimé loin de l'auteur. Sans relever d'assez nombreuses fautes de ponctuation, en plus ou en moins, mais auxquelles l'intelligence du lecteur suppléera facilement, nous signalerons les principales erreurs suivantes :

Page 30, vers neuvième, au lieu de : *devaut*, lisez : devant.

Page 36, vers sixième, au lieu de : *Bravant et les cieux et les eaux*, lisez :

Vous qui bravez ainsi les eaux.

Page 85, vers vingtième, au lieu de : *Aux entrailles profondes*, lisez :

En leurs routes profondes

Page 96. Il faudrait un trait dans le bas pour en séparer le sujet du suivant, qui a changé avec le mètre du vers.

Page 103, vers douzième, au lieu de : *attirent*, lisez : attire.

Page 105, vers dix-septième, au lieu de *l'a dore*, lisez : l'adore.

Page 142, vers dix-neuvième et vingtième, au lieu de ces vers, lisez :

A droite on aperçoit les fils de Silistrie,
Ils sont venus cueillir pour eux déjà fleurie.....

Page 160, au lieu de *Tauride*, lisez : taurique.

Page 173. Les trois premiers vers doivent précéder immédiatement les suivants, qui sont de la même strophe.

Page 175. Autre erreur dans la mise en page ; les quatre derniers vers doivent être réunis et le trait qui les sépare placé au-dessus.

Page 182, après le vers sixième, lisez :

Mutuelles offrandes
De deux peuples guerriers.

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 012 114 8